UN ROMAN D'AMOUR COMPLET SEPTEMBRE 1939

LE FILM

10c



JOHN LODER ET
MICHELINE CHEIREL


SOBRE EN TOUT—
LA BIÈRE ME SUFFIT

SEPTEMBRE 1939
21ème année, Numéro 2
EN VENTE LE PREMIER SAMEDI DE CHAQUE MOIS
AU NUMERO .. .. .. 10 cents
ABONNEMENT $1.00
Entered as second class matter at the P. O. of St. Albans, Vt.

LE FILM

Membre de l'A. B. C.

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal (Canada)

Tél. : PLateau 9638*

Rédacteur en chef : ROLAND PREVOST
Correspondante à Paris : JULIETTE CABANA
Correspondante à Hollywood : LOUISE GILBERT-SAUVAGE
Chef de la publicité : CHARLES SAURIOL

Le Cinéma est-il un Art?

QUESTION apparemment saugrenue, à laquelle on a maintes fois tenté de donner une réponse pertinente. Voyons cependant ce qu'en écrit récemment Berner, qui a jugement sûr et expérience non moins sûre :

« En vérité, le cinéma est la négation de l'art, parce que l'œuvre d'art est la création d'un seul homme. Le cinéma est tout le contraire. Qui est le créateur du film ? Est-ce le scénariste, est-ce le dialoguiste, le metteur en scène ? On a discuté là-dessus à perte de vue, et sans résultat ! Autant vaudrait essayer de résoudre la quadrature du cercle. Et d'abord, qu'est-ce que le cinéma ?

« Au temps du muet, le plus grave grief qu'on pût faire à un film, était d'en dire : « Ce n'est pas du cinéma ». Grief vague que j'ai vainement tenté de me faire préciser à diverses reprises. L'expression : « ce n'est pas du cinéma » était un poncif qui généralement ne cachait que de l'ignorance ou de l'hésitation. Néanmoins, cela pouvait à la rigueur exprimer ceci : « N'est vraiment du cinéma que ce qui ne peut être exprimé que par le cinéma. » C'était proprement idiot, parce que tous les arts peuvent, chacun dans leur domaine, exprimer tous les sentiments. On peut faire de la peinture joyeuse, de la littérature et de la musique gaies, etc. Réduit à sa plus stricte expression, le cinéma muet n'était qu'une pantomine qui avait la possibilité de changer instantanément de décor. »

Le cinéma est-il un art ?

Question étrange à laquelle ont cependant répondu plusieurs académiciens vénérés :

« On m'a demandé une fois si j'estimais que le cinéma fût un art. J'ai répondu que je n'attachais à ce mot aucune importance. La peinture est un art, et il y a beaucoup de mauvaise peinture, dont il nous importe fort peu qu'elle soit ou ne soit pas de l'art. »

(Paul Valéry)

« Je trouve qu'au point de vue *images*, le cinéma est arrivé aujourd'hui à des résultats admirables. Au point de vue documentaire, instruction, propagande, etc., il peut rendre les plus grands services. S'il s'agit de reproduire ou de transporter sur l'écran une histoire plaisante ou dramatique, je pense que le plus souvent, dans l'intérêt commun, *l'homme d'images* et l'homme de lettres, le cinéaste et l'écrivain devraient collaborer plus étroitement. »

(Maurice Donnay)

« Je ne crois pas que la découverte du cinéaste, lors de mes débuts littéraires, aurait modifié en rien ma création. La littérature se suffit à elle-même : elle est la grande conquête sur l'homme, son cœur, son corps et sur les mœurs. Mais plus que le théâtre qui est l'histoire d'une crise qui se noue et se dénoue, le roman se trouve rapproché du cinéma parce que tous deux ne sont pas gênés par le temps ni par l'espace. Aussi se ressemblent-ils. Plus tard quand le cinéma sera fixé et pourra avoir un répertoire durable, il inspirera sans doute un art direct. »

(Henry Bordeaux)

A PROPOS DE STAN LAUREL

Il n'est pas trop tard pour répondre à notre ami J. P. Coutisson, rédacteur à l'Agence d'Information Cinégraphique.

Le Film avait publié une note disant que le cinéma français pourrait fort bien se passer de Stan Laurel qui avait perdu son partenaire, le gros Hardy.

La réplique de M. Coutisson a été reproduite dans des journaux de Nice, de Toulon et d'ailleurs. Elle n'était d'ailleurs pas méchante et ne s'en prenait qu'à l'épithète « laissé pour compte » que nous avions appliquée à Stan Laurel.

L'affaire n'a pas grande importance mais nous persistons à répéter que le cinéma français compte suffisamment d'excellents comédiens—que l'on n'emploie pas toujours à bon escient—pour se passer de Stan Laurel. Cette observation n'enlève rien aux mérites de l'éternel ahuri qui, avec Oliver Hardy, formait un couple si populaire.

En terminant, nous ne pouvons résister au plaisir de publier l'hommage que M. Coutisson rend au *Film* : « Je lis très régulièrement notre confrère canadien — édité en langue française — *Le Film*. D'abord parce qu'il est bien fait, ensuite parce qu'il donne souvent des informations fort intéressantes concernant la carrière des films français au Canada. »

AVIS IMPORTANT

NOUS SOMMES HEUREUX D'APPRENDRE A NOS LECTEURS ET LECTRICES QU'A PARTIR DE CE NUMERO-CI

LE FILM

PARAITRA DESORMAIS

le premier samedi .. de chaque mois ..

Guy Berry
reviendra au Canada

MARINELLA publie l'article suivant qui intéressera tous les admirateurs du sympathique chanteur :

« J'ai rencontré Guy Berry alors qu'il s'apprêtait à partir pour Hyères où il donnait du 8 au 15 juillet une série de représentations au *Casino Municipal*. Il me confia d'ailleurs qu'il s'échapperait un jour pour faire une petite fugue à Saint-Raphaël . . .

« Entre temps j'ai appris le grand succès qu'a remporté ce charmant artiste en interprétant outre son répertoire actuel, les chansons qui lui ont été redemandées : *On ouvre demain, Allons cueillir des fraises, La révolte des joujoux* . . .

« Son contrat terminé dans le midi, Guy Berry rentrera à Paris pour suivre la tournée *Radio Cité* dans les villes d'eaux et les plages célèbres, et ce, durant la saison jusqu'en septembre.

« A ce moment, Guy Berry auditionnera à Paris régulièrement à la radio, et sera à l'affiche des meilleurs music hall parisiens : *A. B. C., Européen, Bobino*, avec à son répertoire de nouvelles créations américaines . . . mais pour ne pas délaisser ses fervents amis de Province, Guy Berry soucieux de satisfaire tout son public, fera une grande tournée à travers la France.

« L'Amérique aussi l'appelle et il partira très probablement au Canada.

« Charles Trenet a écrit deux mélodies pour Guy Berry, elles seront lancées par le créateur et l'auteur-compositeur à la radio et en disques avant les auditions sur les scènes de concerts, mais Guy Berry ne veut pas encore en dévoiler les titres. Ce sera donc une surprise.

«Disons par contre que son tango : *Mon cœur n'a plus qu'un souvenir*, que Guy Berry affectionne tout particulièrement, sera bientôt sur toutes les lèvres et qu'il en a réussi une parfaite interprétation.

« Au point de vue cinématographique, Guy Berry n'a pas de projets immédiats. Pourtant M. Esner qui dirige les productions françaises à Hollywood lui a demandé l'envoi de photographies. Peut-être verrons-nous très bientôt ce jeune chanteur faire ses débuts à l'écran pour notre grande joie. »

« DENISE RAMEL. »

J.-L. BARRAULT

A vingt-sept ans, Jean-Louis Barrault est à la tête des artistes les plus doués de ce temps.

Sa création du *Dromadaire* dans *Jenny* attire vers lui l'admiration attentive et curieuse du public qui a conservé le souvenir du visage ardent qu'il a prêté à l'anarchiste de *Sous les yeux d'Occident*. Puis, on le revit dans *Hélène*, aux côtés de Madeleine Renaud. Et l'on se demande : qui est-il ? d'où vient-il ?

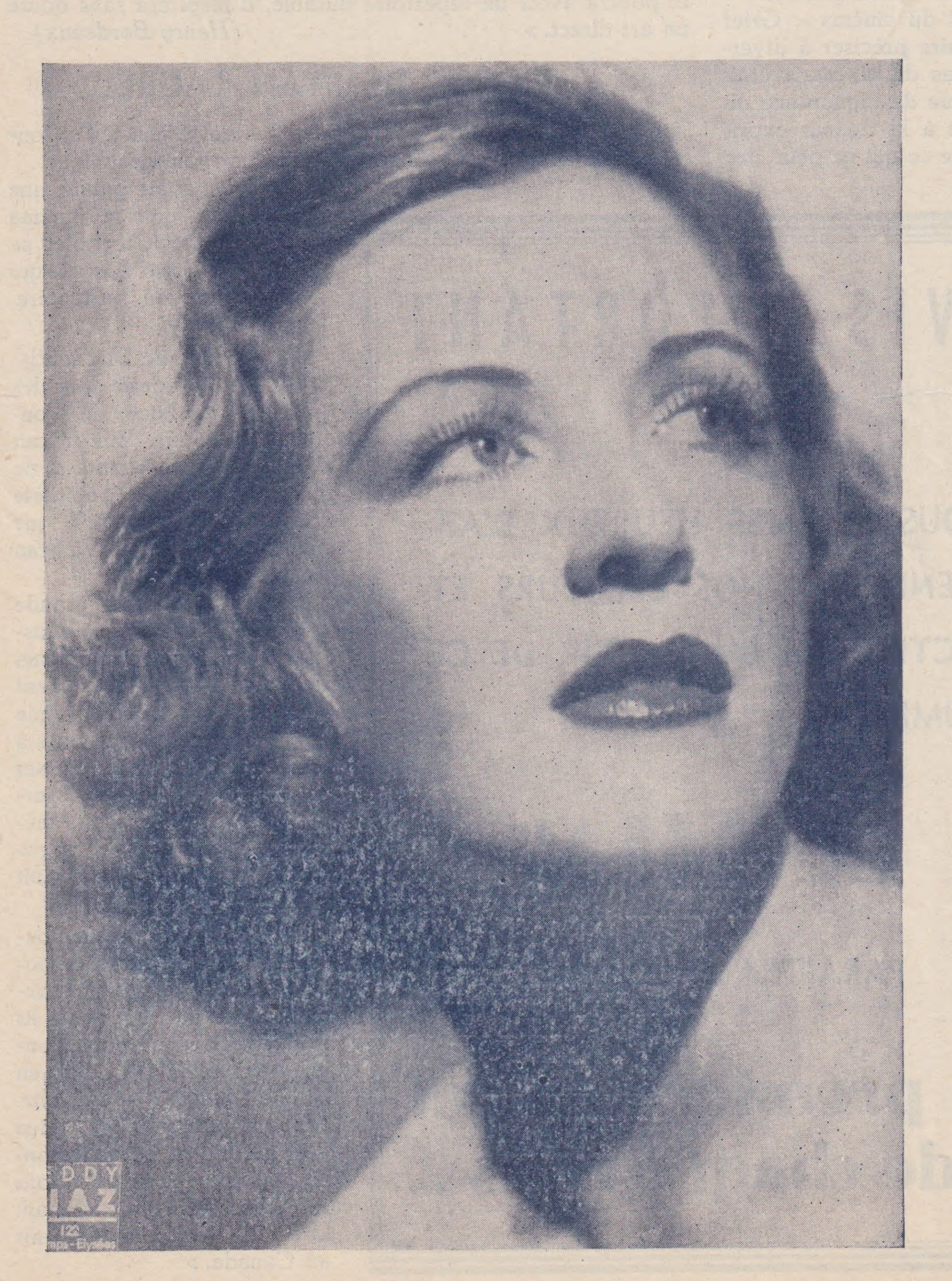
Elevé à Paris, il a toujours eu la passion, non pas du théâtre, mais de l'expression des sentiments, qu'elle naisse de la danse, de la pantomine, de l'art dramatique proprement dit ou de la fusion des uns et des autres. Quatre ans à l'Atelier, chez Dullin, ont fait de lui ce qu'il est lorsqu'on vint le chercher pour le conduire à Marc Allégret, qui préparait la réalisation des *Beaux jours*. Il n'a jamais fait de cinéma. On lui donne un petit rôle, celui du garçon qui s'en va vers les îles, qui s'évade . . . Ce premier pas franchi, on sait ce qu'il a fait de l'anarchiste dans l'adaptation de *Sous les yeux*.

— Ce qui me gêne au cinéma, dit-il, c'est le cas excessif que l'on fait de la figure. Un dos, une main, une épaule, une silhouette, cela parle autant qu'un visage. Mais le gros plan est roi ! . . .

Il déborde d'idées, d'enthousiasme, de passion réfléchie. Il brûle d'intelligence. C'est un être d'exception.

— Exprimer, dit-il, c'est atteindre l'amour absolu, c'est entrer en contact avec les dieux, son dieu personnel. Les uns le trouvent dans la musique, les autres dans la sculpture, d'autres dans l'action, ou l'amour humain. Chaque personnage est une aventure, une évasion, un voyage. Je suis comme un enfant qui reçoit un jouet, je me jette sur lui, je l'emporte.

Ses projets, son ambition ? Exprimer, toujours.



BETTY STOCKFELD, dans le film " Derrière la façade " et quelques autres productions, a repris contact avec le cinéma, qu'elle avait délaissé pendant quelques mois.

Thérèse Martin

(PRODUCTION FILMSONOR)



A LA DEMANDE de nombreux lecteurs et lectrices, nous publions ces deux photos extraites du film sensationnel : *Thérèse Martin*. C'est une jeune artiste hier inconnue, Irène Corday, qui fait revivre la pure figure de la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, de celle qu'on appelle « la Jeanne d'Arc de la Paix .» Le metteur en scène Maurice de Canonge a parfaitement réussi à montrer le « rôle capital de Thérèse dotant d'amour un monde de haine ». « Tout est simple, écrit José Germain, dans cette simple histoire d'une petite fille, née d'une famille pieuse et nombreuse, qui tôt perdit sa mère, gagna ainsi une maturité prématurée et entra au Carmel pour s'y offrir en holocauste. ».

Autour d'Irène Corday, on trouve le nom d'artistes consciencieux et sensibles : Lucien Galas, Madeleine Soria, Geneviève Callix, Colette Borelli, Camille Bert, André Marnay, etc.

Chez Micheline Cheirel

Par JULIETTE CABANA
(Notre correspondante à Paris)

FINE et svelte dans son costume de toile marine, Micheline Cheirel se tient debout devant les fenêtres de son salon, qui ouvrent sur les arbres et les pelouses du Bois de Boulogne. Elle semble si jeune avec ses cheveux de bronze clair qui lui tombent sur les épaules et sa figure étroite aux grands yeux noirs qu'on a peine à croire en la voyant qu'elle est la maman d'une adorable bambine d'un an.

— Je suis une enfant de la balle, me dit Micheline Cheirel. Mon père et ma mère étaient artistes ainsi que ma tante, la grande Jeanne Cheirel.

— Et c'est le théâtre qui vous a conduite au cinéma ?

— Oui. Je jouais au Théâtre de Paris lorsque Jacques Feyder m'offrit un engagement dans son film *La Kermesse héroïque*.

— Vous avez été gâtée pour vos débuts.

— N'est-ce pas ? C'est ce que tous mes amis me dirent. Il n'y a que moi qui trouvai cela tout naturel.

— Vraiment ?

— Mais oui. J'avais toujours décidé que je ferais du cinéma et que lorsque j'en ferais ce serait avec un grand metteur en scène. Or, je crois que la vie donne à chacun exactement ce qu'il veut à la condition, bien entendu qu'il le veuille très fort !

— La vie a toujours été aussi généreuse avec vous ?

— Presque toujours. Tenez lorsque je fus sur le point d'avoir un bébé, je désirai si ardemment que ce fut une fille que je finis par l'avoir malgré les prédictions contraires des médecins.

— Vous êtes extraordinaire. Mais revenons au cinéma. Qu'avez-vous tourné avec la *Kermesse héroïque* ?

— *La Belle Equipe* avec Jean Gabin. C'est d'ailleurs pendant les prises de vues de ce film que m'est arrivée la grande aventure de ma vie.

— Laquelle ?

— Ma rencontre avec John Loder qui devait bientôt devenir mon mari.

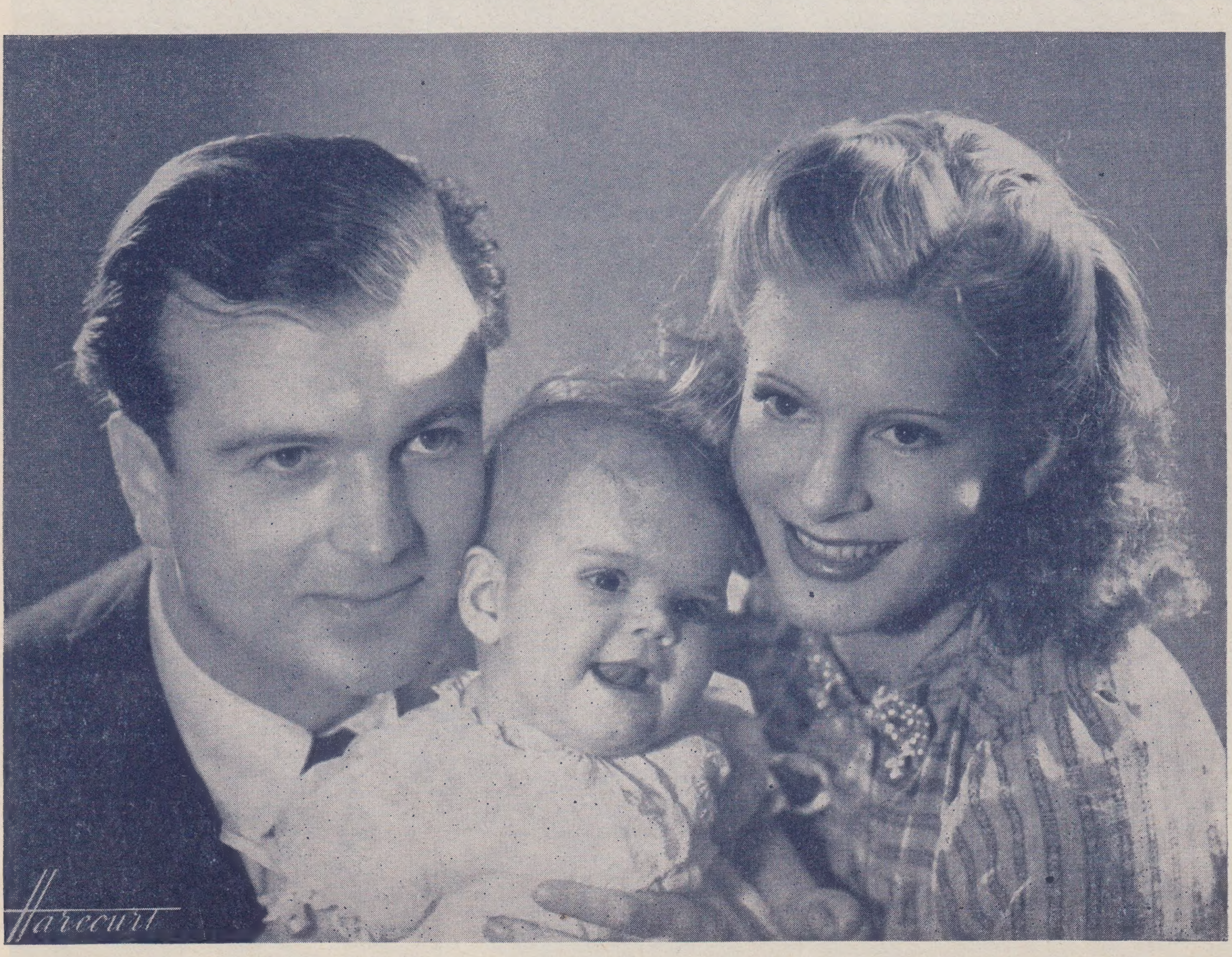
Et Micheline Cheirel me raconte gentiment sa belle histoire d'amour :

— John, qui tournait à ce moment en Angleterre, était venu passer les fêtes de Pâques à Paris. Désirant voir son ami Jules Berry qui tournait à Joinville, il vint au studio. Pendant un changement de décor, Jules Berry l'emmena prendre un whisky à la cantine et ce fut là que nous nous rencontrâmes et que nous eûmes tous deux le coup de foudre.

— Sans vous parler ?

(Lire la suite page 47)

JOHN LODER, MICHELINE CHEIREL et leur petite fille DANIELLE, filleule de la célèbre artiste Danielle Darrieux.





Micheline Cheirel

Née à Paris le 12 avril 1917, de parents comédiens, elle voyagea beaucoup et débuta très jeune sur la scène. Au cinéma elle entra tout de suite dans la classe des vedettes.

■ A l'un de ses professeurs qui lui reprochait de ne pas étudier, le jeune Sacha Guitry répliqua : « Pourquoi voulez-vous que j'apprenne ce qui est dans les livres puisque je sais que les livres existent et que, si j'en ai besoin, je n'ai qu'à aller y chercher le renseignement désiré ? Est-ce qu'on vous oblige à apprendre l'annuaire du téléphone ? » Raisonnement excellent mais que nous ne recommandons pas aux écoliers de suivre . . . A cela on peut répondre que l'on n'a pas toujours tous les livres sous la main et que, dans la conversation, il serait ennuyeux de faire des recherches pour le moindre fait d'histoire ou de géographie.

■ Le grand savant Louis Lumière a reçu l'écharpe de grand-croix de la Légion d'honneur. Malgré son âge avancé, il passe ses journées entières dans son laboratoire de Bandol, où il met actuellement au point une invention destinée à la défense nationale. Mais il ne perd pas de vue le cinéma, puisqu'il dirige aussi les expériences sur le cinéma en relief.



Malgré ses frasques innombrables, ROLAND TOUTAIN est encore très demandé par les producteurs français. Acrobate, chanteur, athlète et indomptable farceur, il peut à l'occasion tenir des rôles émouvants, comme on le verra dans "Trois de Saint-Cyr". Il est ici photographié avec Claude May dans un film en cours de production et dont le titre n'est pas encore arrêté.

Nouvelles des

■ Julien. Carette n'est pas vieux et pourtant il fait du théâtre depuis vingt-quatre ans, et du cinéma depuis dix ans. Refusé au Conservatoire après plusieurs essais malheureux dans le commerce, il entra comme « auditeur » ou figurant à l'Odéon. Trois années plus tard, il était admis par Jean Copeau au Vieux-Colombier. Il vient de tourner *Battement de Cœur* (Danielle Darrieux, Claude Dauphin, etc.) et il termine *Sixième étage* (Janine Darcey, Pierre Larquey, etc.). Après quelques semaines en Provence, il retournera à Paris pour les répétitions de la nouvelle pièce de Bernstein aux Ambassadeurs. Carette n'a pas joué sur la scène depuis deux années.

■ Voici un éloge de Charles Trenet qui vaut d'être reproduit : « Il y a dans *Je chante*, une fraîcheur et une simplicité qui enchantent. Sa poésie et sa musique sont exquises. Charles Trenet n'est jamais vulgaire, jamais exagéré. Son optimisme et sa joie nous font dire : la vie est belle quand même. Et c'est un mérite d'autant plus grand que c'est chose rare de nos jours. Il nous fait aussi sentir le souffle de la nature à travers toutes ses chansons. Il ne nous reste qu'à espérer que Charles Trenet nous présente encore beaucoup de films .»

■ Martha Eggerth parle l'anglais, l'allemand, le polonais, l'italien, le français et, naturellement, sa langue maternelle, le hongrois. Son mari, Jan Kiepura, lui, parle toutes ces langues et, en plus, l'espagnol et le russe. Comme on le voit la célébrité, la gloire, ne se conquièrent pas sans une lutte acharnée, sans un travail constant. Tout semble toujours facile à ceux qui ont réussi . . . mais on oublie que les applaudissements, ça se paye, ça s'achète avec des heures de fatigue !

■ Jean Gabin se donne encore deux années de popularité. Après cela, il aura suffisamment d'argent et d'expérience pour se lancer dans la mise en scène. Il a terminé récemment *Remorques*, d'après l'œuvre de Roger Vercel ; puis il tournera *Casque d'Or*, un autre film de Jean Renoir.

■ *Rosamunde*, le célèbre ballet de Schubert, sera dansé par Lillian Harvey entourée de trente danseurs, dans *Serenade*, le film dont Jean Boyer entreprendra bientôt la réalisation.



HELENE ROBERT et MARCEL VALLEE dans "Fric Frac", film tiré de la pièce célèbre d'Edouard Bourdet.

studios français

■ Noël-Noël est un timide. Quand, il y a quelques années, il chantait son numéro de music-hall parisien, il avait un trac terrible et il s'affolait quand les auditeurs le rappelaient. Au fond, c'est plutôt un poète ultra-sensible que les circonstances ont forcé à gagner sa vie au théâtre et au cinéma. Ce qui prouve une fois de plus que les vocations forcées peuvent apporter le succès.

■ Les journaux français s'inquiètent du nombre croissant de vedettes françaises engagées par le cinéma italien. Viviane Romance, la vedette No 1 de 1939, est actuellement aux studios de Rome ; Raimu y a aussi passé plusieurs mois et il a tourné un grand film de Jeff Musso ; Edwige Feuillère, Jacques Feyder seraient aussi engagés par Cine Citta.

■ Il arrive souvent, au cours de la réalisation d'un film, qu'une scène soit recommencée à plusieurs reprises et que cette scène soit justement une scène de repas. Les acteurs se trouvent alors dans l'obligation d'ingurgiter, à n'importe quel moment de la journée, des victuailles que leur appétit ne leur fait nullement désirer. Dans le film de Maurice Cammage, *Le chasseur de chez Maxim's*, Roger Tréville et André Roanne se trouvèrent dans un cas analogue mais, heureusement pour eux, il ne s'agissait pas de manger, mais de boire... et de boire du champagne. Une excellente bouteille de Mumm — car la production avait bien fait les choses — y passa tout entière en quelques minutes et les deux sympathiques artistes n'eurent ensuite aucun besoin de se forcer pour mettre dans leurs répliques toute la gaîté et toute la chaleur désirables.

■ Joséphine Baker, qui reviendra peut-être au cinéma à l'automne, a reçu un accueil triomphal à Rio de Janeiro. Elle vient de rentrer en France et elle a tout de suite commencé les répétitions au Casino de Paris dont elle sera cet hiver la vedette.

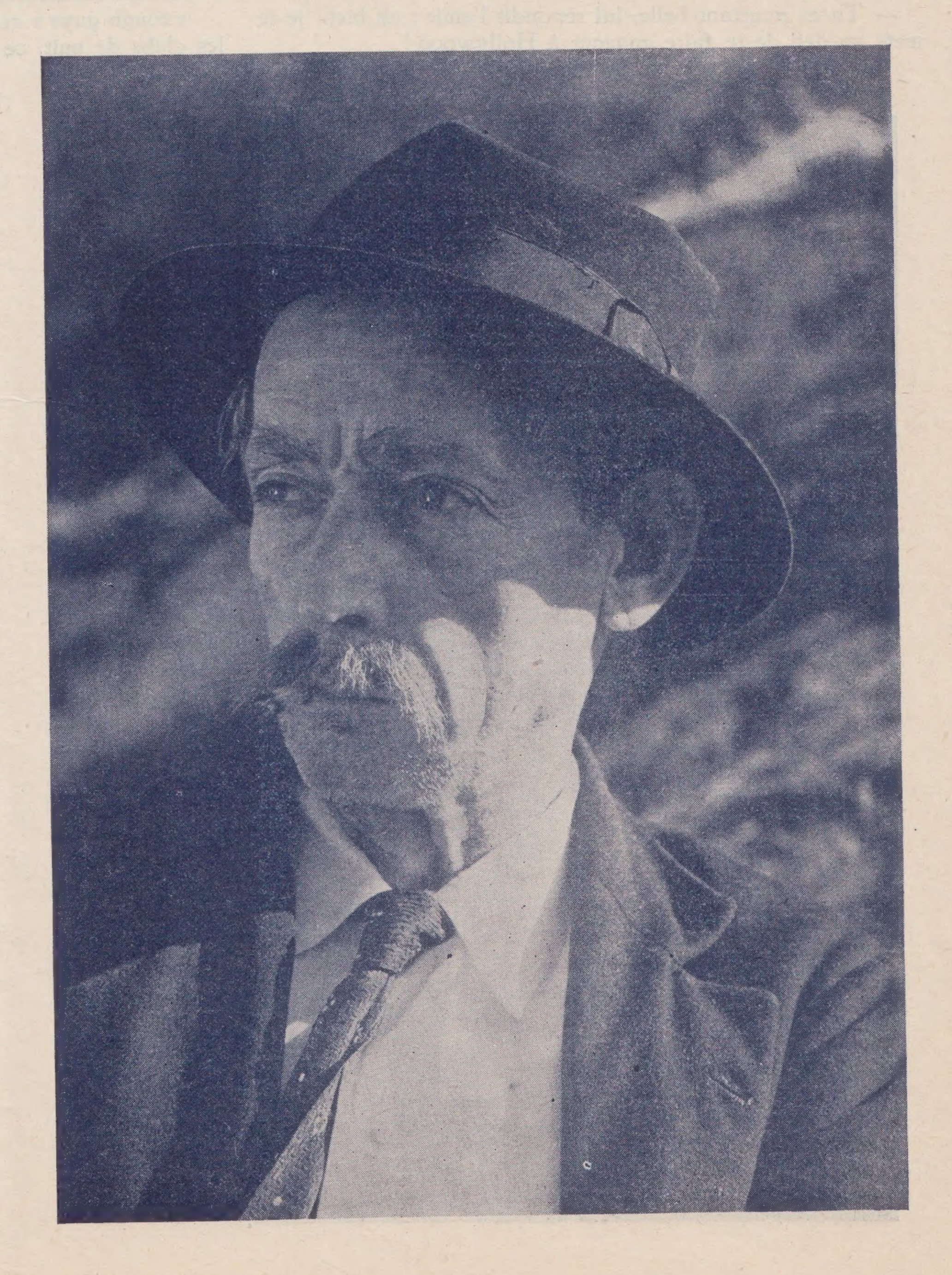
■ Maurice Chevalier termine actuellement une tournée en Belgique. Il prendra ensuite des vacances bien méritées.

■ Le nom de la villa de Jean Lumière, à Guémenos (près de Marseille) est « Tout doux... ».

■ Tino Rossi ira tourner à Londres un film anglais qui portera un titre français : *Oui, madame*. Il y achantera plusieurs de ses grands succès. Pendant son séjour à Londres, il sera la vedette d'un grand music-hall. Le temps est déjà loin où une jeune Corse, lors d'une conférence de M. Léon Bérard, fut invité à chanter ; il était pâle et tremblant tellement il avait le trac !

■ La fillette de Simone Berriau, Henriette, a obtenu un second prix aux récents examens du Conservatoire. A dix-neuf ans, Simone Berriau, déjà mère, était veuve du colonel Berriau, brillant officier du Service des Renseignements (service secret) et collaborateur de Lyautey, au Maroc.

■ Le metteur en scène Christian-Jaque mettra en scène *French-Cancan*, une très importante production réalisée d'après un scénario original de Jacques de Bénac. La préparation de ce film est déjà très poussée car les animateurs de la firme productrice, R. de Circourt et S. Parker, emploient des méthodes inspirées du système américain. Une collaboration étroite réunit auteur, adaptateur et metteur en scène, c'est-à-dire : Jacques de Bénac, Georges Vallée et Christian-Jaque. La distribution de *French-Cancan* n'est pas encore définitive, mais quelques indiscrétions permettent déjà d'assurer qu'elle réunira plusieurs vedettes françaises de classe internationale. On commencera à tourner en octobre.



DELMONT qui est, dans de nombreux films, le paysan ou l'ouvrier français. Avec un admirable réalisme, cette photo de "L'or dans la montagne" nous le montre encore en paysan rusé et âpre au gain. Nul mieux que lui sait rendre le vrai visage des personnages rustiques de Giono et de Pagnol.

Virginia Bruce

(Photo en page 18)

L'ORIGINE de la carrière de Virginia Bruce est fort curieuse. Elle est, à proprement parler, la conséquence d'un pari, d'un défi même !

Lorsqu'elle quitta Minneapolis, dont elle était originaire, pour suivre, à Los Angeles, les cours de l'Université de Californie, Virginia Bruce ne supposait pas que le cinéma pouvait être pour elle une carrière possible.

Un soir, au cours d'une réunion intime d'amies de collège, une jeune New-Yorkaise, évoquant les difficultés qu'éprouvent les artistes pour devenir célèbres, déclara qu'il lui paraissait impossible, notamment, qu'une jeune fille inconnue des producteurs pût, du seul fait de sa beauté et de ses qualités artistiques, se faire engager, par une grande firme, à Hollywood, la grande cité voisine du cinéma. Virginia Bruce possédait alors, — et elle l'a encore, — un esprit de contradiction très poussé. Elle répliqua qu'il lui paraissait tout à fait possible qu'une femme belle, intelligente, soit engagée pour filmer sans être pourvue d'aucune notoriété ni recommandation.

— Tu es pourtant belle, lui répondit l'amie ; eh bien, je te mets au défi de te faire engager à Hollywood !

— Je relève le défi ! s'écria Virginia. Avant huit jours, moi qui n'ai jamais entré dans un studio, je serai engagée et je tournerai un film !

Le lendemain, revenue à la réalité, la jeune fille ne put s'empêcher de regretter d'avoir aussi délibérément contredit sa camarade. Mais comme son amour-propre était en jeu, elle se lança courageusement à l'aventure. Chaque matin, elle se présentait dans les bureaux de recrutement artistique des principaux studios de Hollywood.

Ce fut, hélas ! sans résultat. Le sixième jour, elle était découragée, et surtout humiliée. Il lui restait encore un bureau à visiter. En traversant la cour d'un studio, elle rencontra un homme qui la regarda attentivement et qui la suivit jusqu'à « l'office ». C'était un important metteur en scène de ce studio.

Deux heures plus tard, Virginia sortait du studio où elle avait effectué un double essai de «photogénie» et de «phonogénie». Le metteur en scène voyait en elle le type de la « femme de la classe moyenne » américaine. Virginia avait même un rôle dans un film que l'on allait tourner !

Ses succès furent rapides et nombreux. Mais son mariage avec John Gilbert eut moins de succès . . .

■ ■ ■

■ Robert Armstrong a souvent joué, à l'écran, des rôles de « tough guys » et de durs-à-cuire. Aussi, quand il va dans les clubs de nuit, ce qui lui arrive souvent, il rencontre parfois des ivrognes qui lui disent : « Ah ! tu es un *dur* ; si tu veux te battre, j'attends ! » Et comme Armstrong est parfois accompagné d'une charmante personne, il préfère éviter la bataille . . . et il se hâte de déguerpir.

■ Certains grands cinémas américains commencent à employer l'écran Magnascope. C'est un écran spécial, de plusieurs fois plus grand que l'écran ordinaire ; il sert surtout pour les films possédant de grands plans extérieurs où les détails ont leur importance, par exemple, des vues d'ensemble d'une bataille, les scènes à grande figuration, etc.

■ Deanna Durbin apprend le français depuis plusieurs mois. Elle ne parle pas encore très bien mais elle lit elle-même toutes les lettres qu'elle reçoit en français.

■ *Calling all Marines,* production Republic, verra les débuts de vedette de Donald Barry. Cet acteur a déjà joué dans *Tobacco Road,* dans *Wyoming Outlaw* et autres productions.

■ La censure de Will Hays interdit que les héroïnes féminines de films portent des chemises de nuit de soie dans les scènes de chambre à coucher.
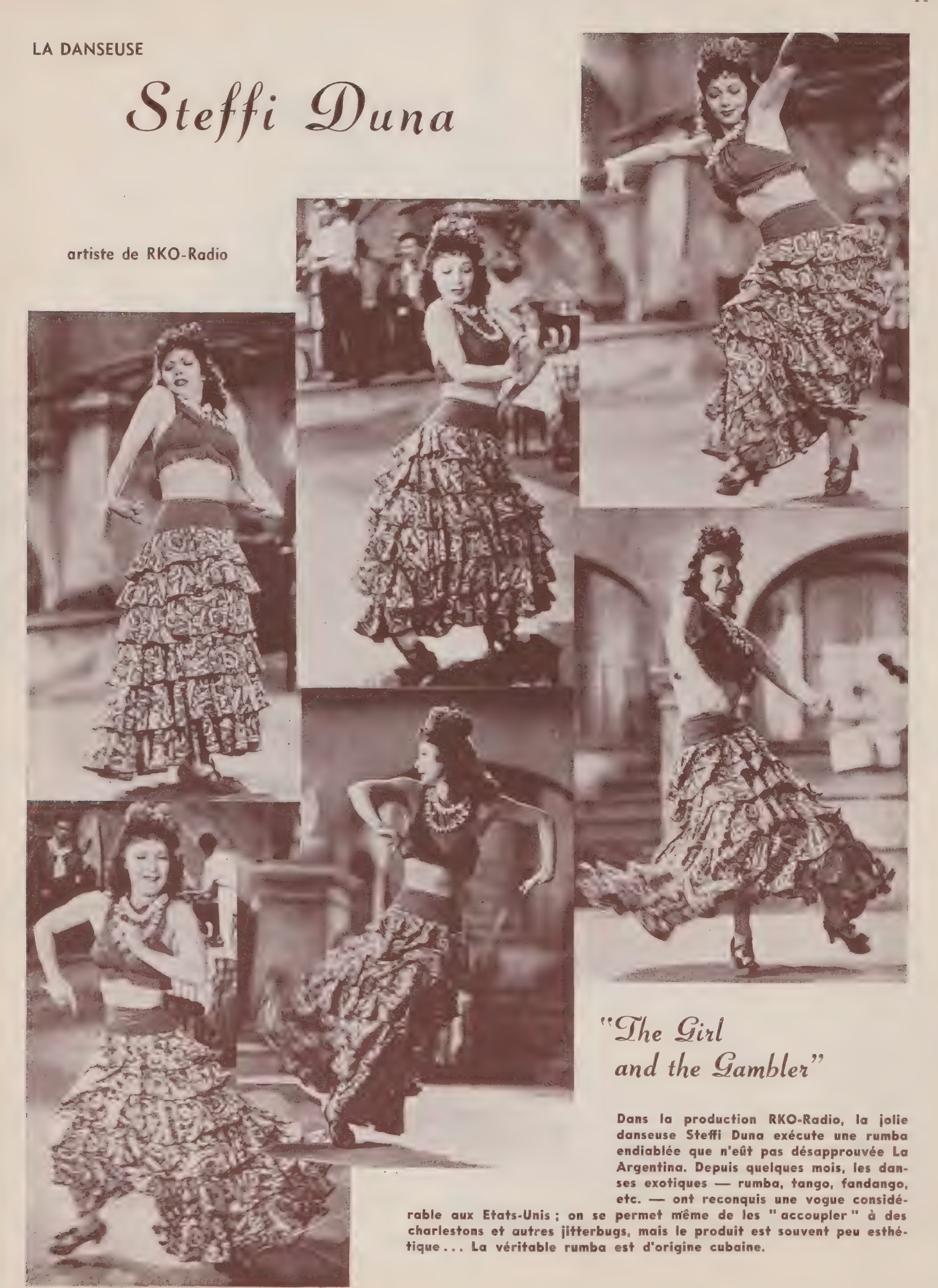
■ Il y a à Hollywood plus d'hôpitaux pour chats et chiens que d'hôpitaux pour personnes.

A une récente " première " de gala, à Hollywood, les grandes vedettes ont apporté leur beauté et leurs élégants atours. On voit ici Joan Crawford accompagnée de l'écrivain Charles Martin, Betty Jaynes accompagnée de Douglas McPhail. *(Photo M.-G.-M)*

LA DANSEUSE

Steffi Duna

artiste de RKO-Radio



"The Girl and the Gambler"

Dans la production RKO-Radio, la jolie danseuse Steffi Duna exécute une rumba endiablée que n'eût pas désapprouvée La Argentina. Depuis quelques mois, les danses exotiques — rumba, tango, fandango, etc. — ont reconquis une vogue considérable aux Etats-Unis ; on se permet même de les "accoupler" à des charlestons et autres jitterbugs, mais le produit est souvent peu esthétique... La véritable rumba est d'origine cubaine.



Ce que les reporters n'osent pas écrire

Les journalistes qui, à Hollywood, ont pour métier d'interviewer les artistes de l'écran se trouvent souvent dans des situations embarrassantes.

Doit-on ou ne doit-on pas écrire toutes les paroles que les vedettes prononcent devant les journalistes ? Il faut une longue expérience de ce milieu particulier pour tirer une interview intéressante d'une vedette qui parfois n'a que très peu d'instruction ou qui est très susceptible.

Aussi, bon nombre de reporters se fient plutôt aux déclarations des managers des artistes ou aux écrits des agents de publicité des studios. Ils évitent ainsi de dire sur les artistes des choses déplaisantes même si elles sont anodines.

Un journaliste qui vit à Hollywood depuis des années s'est permis de publier sur quelques grands noms du cinéma américain des détails que peu de gens connaissent.

Voici donc comment les vedettes suivantes reçoivent les journalistes. On verra que ces gens ont des défauts, comme vous et moi.

Carole Lombard s'amuse, devant les journalistes, à employer des « gros mots » . . . qu'elle n'aime pas ensuite voir imprimer.

Pauline Goddard a des intérêts dans plusieurs maisons commerciales ; elle s'arrange toujours pour compter quelque histoire qui fait de la publicité à ses entreprises.

Binnie Barnes répond toujours franchement aux reporters ; mais ses réponses ont une telle verdeur qu'il est souvent difficile de les reproduire intégralement.

Jean Arthur ne peut accorder une interview sans la permission de son mari, qui assiste toujours à ces entretiens.

Nelson Eddy fait des « confidences » aux reporters : il défend de les publier et il est tout étonné de ne pas les voir dans les journaux !

Edgar Bergen est tout simplement ennuyeux quand il n'est pas accompagné de son Charlie McCarthy.

John Barrymore parle d'abondance, mais quand les reporters relisent leurs notes ils s'aperçoivent qu'il n'y avait pas grand'chose d'intéressant.

Eddie Cantor émet des idées profondes (?) sur la politique internationale et les grandes questions du jour. Mais tout cela sans ordre et sans consistance, car Eddie Cantor n'a que des préjugés et des idées sommaires.

Marlene Dietrich s'arrange pour faire admirer ses belles jambes mais elle se renfrogne si un journaliste commet la gaffe de parler de son mari.

Edward G. Robinson est un collectionneur de tableaux ; il aime en parler mais ses observations semblent sortir tout droit d'un catalogue de musée !

L'artiste la plus facile à interviewer est Shirley Temple : elle répond sensément et ne semble pas du tout se prendre au sérieux. Les $100,000 qu'elle reçoit chaque année ne lui ont pas tourné la tête.

Hedy Lamarr répond tout ce qui lui passe par la tête (pas grand'chose !) au grand désespoir de son agent de publicité, de son mari et des studios.

■ ■ ■

■ Les admirateurs de Jeanette MacDonald, qui se massent tous les jours devant son domaine depuis sa tournée de trois mois dans les divers Etats d'Amérique, sont parvenus à détruire le haute haie qui dérobait la vue du home de l'actrice.

***A gauche :* Quelques Vénus de Hollywood. *En haut :* ANN RUTHERFORD, ANN MORIS et ELEANOR POWELL. *En bas :* ILONA MASSEY et LYNN BARI.**



REGINALD OWEN, artiste de la Metro-Goldwyn-Mayer.

Dans la race blanche, du moins, la Beauté n'a que quelques critères.

C'est pourquoi les studios de Hollywood ont dû faire appel à des artistes étrangères. Bien que les Etats-Unis comptent suffisamment de jolies femmes pour satisfaire tous les goûts et tous les critiques. Avouons que les producteurs américains ont eu « bon nez » en choisissant dans leur pays des actrices aussi charmantes que Dorothy Lamour, Joan Bennett, Frances Dee, Irene Dunne, Carole Lombard et des douzaines d'autres.

Parmi les vedettes importées, il suffira de mentionner Danielle Darrieux, Elizabeth Bergner, Sonja Henie, Hedy Lamarr et beaucoup d'autres.

■

Les beaux (?) temps de Rudolph Valentino sont bien révolus. On ne voit plus les héros des films américains battis comme des Adonis ou des mannequins de vitrine. Même la popularité de Robert Taylor sembla un moment menacée parce qu'on lui avait donné des rôles un peu trop « sentimenteux » ; il a fallu que lui aussi apparaisse comme un athlète (rappelez-vous *A Yank at Oxford*). Les amoureux, les « bons diables », les défenseurs de la Justice et des faibles jeunes filles sont désormais des acteurs que leur physique condamnait autrefois aux rôles de traîtres et de gangsters. On s'est aperçu (un peu en retard) que beauté et bonté n'allaient pas toujours de pair, et qu'un visage peu attrayant cachait très souvent une âme noble. De là le succès de Spencer Tracy, de Clark Gable, de William Powell et même de Paul Muni.

■

Une nouvelle étoile canadienne se lèverait-elle à Hollywood ? Il y a quelques mois, Helen McLeod, originaire de Winnipeg (comme Deanna Durbin) n'était qu'une figurante. Ses parents habitent maintenant 1412 North Poinsettia Place, à Hollywood. C'est le metteur en scène Milestone, de la Paramount, qui la remarqua et lui donna un rôle assez importants dans *Heaven on a Shoestring*, avec Roland Young.

Pourquoi viennent-ils

L'argent n'est pas toujours le seul motif qui amène les acteurs étrangers en Amérique.

JE ne m'étais jamais demandé pourquoi tant d'acteurs des pays d'Europe et d'ailleurs viennent en quelque sorte « consacrer » leur talent, ou simplement rechercher à Hollywood une gloire mondiale qu'ils n'ont encore connu.

Et tout d'abord, que vient-on vraiment chercher dans la ville qui est devenue La Mecque des artistes de l'écran ?

A Paris, l'on va à la recherche de la science, de l'art, de ce *nec plus ultra* que ne saurait donner que la ville enchanteresse, parce que depuis des siècles elle a été le centre, le pivot de toutes les idées de tout ce qui touche à la grandeur intellectuelle comme à la Beauté.

C'est à Hollywood, en cette terre comblée de la nature qu'est la Californie, sous un soleil rutilant et fidèle, et dont la splendeur semble se projeter chaque jour avec plus de générosité, que l'art lumineux devait tout naturellement prendre le plus d'ampleur.

Il ne faut pas trop bouder ces Européens devenus Américains, et qui le sont avec tenacité, s'ils ont su si bien comprendre le théâtre filmé puis le cinéma tout court.

D'autant plus que l'un des pionniers du film muet à Hollywood est un Canadien de Danville (P ovince de Québec) qui s'appelle maintenant Mack Sennett, et qui était tout simplement M. Michel Sinott. Ayant le goût des entreprises, et désireux comme tout autre Canadien de créer une industrie lucrative, il s'essaya à la production cinématographique.

Au début du siècle il vint à Hollywood, lança la vogue des « Bathing beauties », forma une compagnie et fit fortune.

D'autres, des aventuriers aussi, surtout des Américains, organisèrent le premier groupe des « producers » de films.

ILONA MASSEY, dont le vrai nom est Hagymasi, n'était qu'une petite vendeuse dans un magasin de Vienne. Elle obtient un rôle au cinéma, épouse un riche Hongrois qui se tue peu après, devient chanteuse d'opéra, puis est engagée par la Metro.

LYA LYS, actrice viennoise, maintenant à Hollywood.



FRANCINE BORDEAUX, jeune Canadienne-Française.



vivre à Hollywood ?

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE
(Notre correspondante à Hollywood)

Ce fut la course des acteurs de théâtre vers Hollywood où l'on parlait déjà de salaires fabuleux. Le cinéma, depuis un quart de siècle, a fait un bond qui ne permet plus, en se retournant, de reconnaître le cinéma muet de son frère beaucoup plus savant et plus élégant : le cinéma parlant. L'aîné se contentait de signes, il était encore muet. Le cadet a appris à parler, à chanter. On l'a d'abord trouvé trop bruyant, et plusieurs lui en ont voulu de venir troubler la tranquillité des représentations de naguère que les sons de l'orgue ou de l'orchestre accompagnaient si discrètement.

L'on s'accoutume à tout, et l'on s'est habitué à cette cacophonie du cinéma parlant. Au début on y parlait et l'on y pleurait souvent à contretemps et à contresens, ce qui gâta plusieurs scènes qui y gagnent aujourd'hui à demeurer silencieuses. Mais les directeurs de cinéma deviennent de plus en plus avertis ; ils étudient l'art dramatique dans ses raffinements, et nous avons assisté à des représentations comme *The Great Waltz, Wuthering Heights* et tant d'autres capables de nous faire oublier, par un art savant, et pour une couple d'heures, les soucis de la vie réelle.

Pour en arriver là, les producteurs de films ont compris qu'il fallait des artistes. Ils n'ont pas hésité, puisqu'ils ont l'argent, à aller chercher dans les principaux pays d'Europe les acteurs et actrices doués de voix magnifiques et dont le talent ou l'exotisme pouvaient aider leurs studios à monter aux tout premiers rangs.

France, Angleterre, Autriche, Russie, Roumanie, Hongrie, Allemagne, Suède et Norvège ont donné des étoiles qui n'ont



GERNAND GRAVET (GRAVEY en France) est, avec Charles Boyer, le Français le plus estimé aux Etats-Unis. Il représente l'élégance, le romantisme, l'esprit du Parisien boulevardier.

GRACIE FIELDS, la plus populaire comédienne de Londres.



MILIZA KORJUS, cantatrice esthonienne.





Comme Ilona Massey, LUISE RAINER est Viennoise ; comme elle aussi, ses débuts furent pénibles et son premier amour finit tragiquement. Mais ses succès au cinéma la consoleront peut-être de bien des déboires.

La blonde SONJA HENIE est une authentique Norvégienne, fille du Nord. Maintes fois championne de patins aux Olympiques, elle n'a pu résister à l'appel de Hollywood.

(Twentieth Century-Fox)



eu qu'à apparaître à Hollywood pour en illuminer le firmament d'une lumière inconnue jusqu'alors.

Pourquoi des vedettes comme Charles Boyer, Fernand Gravet, Danielle Darrieux, Annabella, Ronald Colman, Gracie Fields, Luise Rainer, Greta Garbo sont-elles venues ? . . .

Premièrement, parce qu'on leur a démontré les avantages de ce déplacement : beaucoup plus d'argent, des auditoires très sympathiques (ce qui est très vrai des Américains), beaucoup moins difficiles à plaire que les européens, et peut-être aussi mieux préparés à comprendre l'histoire souvent navrante, l'existence difficile de ceux qui font rire ou pleurer !

Et puis, Hollywood est en quelque sorte une « terre promise » qui fascine tous les esprits et dont on ne connaît les détresses que lorsqu'on se trouve sur les lieux. C'est pourquoi ils sont si nombreux ceux qui, doués de talent, retournent bredouille en leur pays, d'où ils regrettent d'être partis.

A Hollywood, il y a aussi cette sécurité qui s'offre d'elle-même, loin des clameurs de guerre toujours flottantes dans l'atmosphère de l'Europe. Il y a le climat avec ses langueurs et les nuits tempérées même au cours des mois d'été.

Mais l'argent est ce qui manque le plus souvent ici, même à ceux qui en font le plus ; parce que les occasions de l'éparpiller accourent de tous côtés. Et ceux qui viennent à Hollywood ne sont pas en général de ceux qui s'astreignent aux privations indispensables aux budgets moyens.

Les « producers », les directeurs de films continueront d'aller cueillir des talents exotiques pour mieux illustrer des scénarios exotiques. Les pays d'Europe pourront-ils toujours, dans le chaos où ils se meuvent, fournir Hollywood de nouveaux talents ?

Que ne se tourne-t-on alors vers le pays voisin, le Canada. Le théâtre canadien commence à avoir, lui aussi, ses personnalités de plus en plus marquantes. Le jour n'est pas loin où l'on applaudira des acteurs, des actrices originaires du Québec, du Canada français.

A l'heure actuelle, il y a Francine Bordeaux qui attend sa chance, c'est-à-dire un film où l'on aura besoin d'une Canadienne au doux parler de France. Les pourparlers sont lents pour les débutantes, et il vaut mieux souvent ne pas se lancer à l'aveuglette au risque d'attraper un rôle qui ne vous convient pas. C'est pourquoi des talents comme celui de Deanna Durbin n'ont pu être bien classés avant une couple d'années.

LOUISE GILBERT-SAUVAGE

■ ■ ■

■ Le gros Smiley Burnette a perdu quinze livres au cours d'une tournée à travers les Etats-Unis. A son retour à Hollywood, il a mangé cinq repas par jour pendant deux semaines pour reprendre le poids perdu.

■ Ellen Drew, qui fut la vedette féminine de *Geronimo*, est allée en Angleterre où elle a été la partenaire de Ray Milland dans le nouveau film Paramount *French Without Tears.*

■ Paulette Goddard avait décidé d'abandonner la danse et le théâtre lorsque Charlie Chaplin réussit à la convaincre de faire du cinéma. C'est grâce à lui si elle put monter rapidement.

■ Avant de devenir acteur, Bruce Cabot a fait exactement trente et un métiers. Il fut même entraîneur pour un boxeur mais on l'a flanqué à la porte lorsqu'il s'avisa de *knocker* son élève . . .

■ En quittant le collège, Warren William rêvait de devenir marin ou plutôt un officier de marine. Mais son père voulait en faire un journaliste. Warren se tira de ce dilemne . . . en devenant acteur.

■ Cary Grant, Noah Beery, Allyn Joslyn et Donald Barry quijouaient des rôles d'aviateurs dans *Only Woman Have Wings,* sont en réalité des aviateurs brevetés et ils possèdent chacun un avion.

LE MARIAGE D'HENRY GARAT

On se marie et se remarie avec un bel entrain dans le monde cinématographique français.

Voilà que Henry Garat s'est laissé reprendre au jeu et il a épousé récemment une jeune fille de la haute noblesse russe : la comtesse Tchernycheff-Besobrasoff.

La jeune mariée appartient à une famille qui donna à la Russie plusieurs officiers de la Garde impériale et plusieurs ministres. La comtesse Tchernycheff est une charmante blonde qui a quelque ressemblance avec Mme Tyrone Power, ex-Annabella.

Il est probable qu'elle aura un rôle important dans le prochain film d'Henry Garat. En attendant elle tient un rôle de premier plan dans la maison du célèbre acteur.

SACHA GUITRY, FAVORISE DES DIEUX

En astrologie, le vendredi 30 juin est placé sous le signe du Sagittaire. C'est évidemment un signe des plus favorables dans le « ciel » de M. Sacha Guitry. Si l'on en juge par les événements heureux qui n'ont cessé de s'accumuler aux alentours de cette date fatidique.

Dans l'ordre, c'est d'abord son entrée à l'Académie Goncourt à une écrasante majorité.

Ensuite, M. Sacha Guitry a terminé aux studios Pathé Joinville la réalisation de son dernier film : *Ils étaient neuf célibataires,* strictement d'après l'horaire prévu au tableau de travail.

Enfin, cet homme heureux s'est marié quelques jours après avec la charmante Mademoiselle de St-Jean qui vient de faire une remarquable création dans ce film. Et sur l'affiche de *Ils étaient neuf célibataires,* son nom s'écrit Geneviève Guitry.

MARTHA LAMARR

Martha Labarr est Française née de parents français, en Amérique, il est vrai.

Martha Labarr a d'immenses yeux vert-noisette. Des yeux qui prennent une luminosité étrange à l'écran. Des yeux expressifs, ombrés par de longs cils noirs. Et les larges ondulations de sa magnifique chevelure ont un reflet peu commun, celui du blond Titien. En noir et cyclamen, avec des lèvres de la même teinte que ces fleurs, elle resplendit de charme et d'élégance.

C'est à Londres, raconte-t-elle, que j'ai fait mes débuts au cinéma. Mon premier rôle fut un rôle principal dans *Ball at the Savoy,* film tourné à Londres.

Ensuite, j'ai interprété le rôle de Vera Korène dans la version anglaise de : *Deuxième Bureau.* En 1937, *The Singing Cop,* avec Keith Falkner. J'avais la joie d'y chanter des airs de *Faust.*

— Le public aime aussi la belle musique.

— J'en suis sûre. Grace Moore a tourné *Louise* à Paris. Cette production française d'un genre nouveau, donnera peut-être lieu à beaucoup d'autres du même genre. Je le souhaite vivement.

— Aimeriez-vous interpréter des rôles de femme fatale ? Vous pourriez . . .

— Ah ! pas du tout. J'aime les personnages au caractère simple, humain, bien qu'ils soient placés dans des conditions dramatiques. Mais, je puis interpréter le rôle d'une jeune fille sentimentale.

— Et utiliser votre voix . . .

— Naturellement ! Avec de la belle musique ! *S. O. S. Sahara* n'a pas de chants. Le grand silence du désert assez éloquent et impressionnant, les remplaçaient. Nous sommes restés cinq semaines à Touggourt, dans une oasis de rêve. Mes partenaires étaient Charles Vanel et Jean-Pierre Aumont.

« Ce film commencé dans une tempête de sable, nous a fait faire presque le tour du monde et s'est terminé dans une tempête de neige. »

■ La gentille Jacqueline Porel est la petite fille de Réjane, que n'oublient pas ceux qui l'ont vue sur les scènes de Paris. Elle possède de nombreux souvenirs de cette artiste.



JAN KIEPURA et MARTHA EGGERTH tournent ensemble un grand film français puis il reviendront ensemble en Amérique au cours de l'automne.

Conseils à mes lectrices

■ Pour affiner la taille, je vous conseille l'exercice suivant. Vous vous étendez sur le sol, les mains à la nuque, et vous roulez sur le sol sans le toucher jamais ni des épaules, ni des coudes, ni des pieds. Vous roulez sur la taille seule, qui travaille et se masse. Une minute dans chaque sens . . .

■ De même que la rose trop ouverte est bien près de s'effeuiller, de même une femme à l'apogée de son éclat n'a plus à attendre que la déchéance. Mais c'est ici qu'une surveillance judicieuse intervient. Si les régimes trop sévères et qui entravent le développement normal sont condamnables, il n'en est pas moins recommandé de prendre, en temps utiles, quelques précautions indispensables. C'est alors surtout qu'une femme montre qu'elle a du goût et dans ses toilettes et dans son maquillage.

■ Si vous avez des pellicules, le meilleur moyen de les faire disparaître est encore le brossage. Commencez par appuyer votre brosse sur le cuir chevelu, puis, par un tour de poignet qu'il vous sera facile d'attraper, dressez-la en l'air, le plus haut et le plus loin possible . . .

■ Une vilaine peau provient souvent d'un foie récalcitrant, d'un intestin paresseux, d'un mauvais estomac. Veillez avant tout à votre liberté interne, si je puis ainsi m'exprimer.

■ Evitez le visage sans maquillage parmi d'autres qui sont maquillés. Il prendrait la triste apparence d'un fromage blanc, surtout aux lumières crues du soir . . .

■ Pour amincir ou pour grossir les bras, suivant le cas, le même exercice suffit : étendez-vous à plat ventre, posez la paume de vos mains par terre, les doigts se regardant, et soulevez-vous en tendant vos bras. Le corps doit rester rigoureusement rigide pendant tout le mouvement. Faites-le une dizaine de fois tous les jours . . .

■ Ne buvez jamais pendant vos repas. C'est une question primordiale. Entre les repas, buvez autant que vous le désirez, et ce que vous voudrez : jus de fruits, eau minérale, thé, etc. Mais veillez à ne pas absorber ces liquides moins d'une demi-heure avant ou d'une heure et demie après les repas . . .

YVETTE



VIRGINIA BRUCE

(M.-G.-M.)

Nouveau! Ce Miracle de Maquillage Paraissez Plus Jeune Plus Jolie **en 6 brèves minutes!**

Avant

Faites cet Essai Étonnant du Maquillage Miraculeux Cashmere Bouquet en 6 Minutes!



(3 MINUTES) Nettoyez les pores et la peau à fond avec la Crème à Trois Fonctions Cashmere Bouquet. Frictionnez doucement la peau en montant et vers les côtés, de l'encolure de la robe jusqu'à la ligne des cheveux. Voyez comme elle pénètre, et avec quelle douceur elle fait sortir toutes les impuretés. Enlevez maintenant *toute* la crème avec un linge humide et *chaud.* Appliquez ensuite un peu plus de Crème à Trois Fonctions et essuyez-la doucement avec un linge humide et *froid.* Cela ferme les pores, et laisse sur la peau une couche très mince de crème qui sert de base à la poudre sans obstruer les pores. Ils peuvent respirer librement.

(2 MINUTES) Maintenant, une application de nouvelle Poudre Cashmere Bouquet. Application de Rouge Cashmere Bouquet, puis un dernier soupçon de poudre.

(1 MINUTE) Complétez l'opération avec le Rouge à Lèvres Cashmere Bouquet. Consultez maintenant votre miroir. En 6 minutes magiques, Cashmere Bouquet vous a donné une nouvelle beauté radieuse.



"Avant de poser pour la seconde photo, je fis une application de Maquillage Miraculeux Cashmere Bouquet suivant la méthode recommandée. Cela prit 4 minutes 50 secondes."
Beverley Thomson

Nouvelle Poudre Cashmere Bouquet



Elle est tellement plus douce, plus fine . . . cette nouvelle Poudre de Cashmere Bouquet veloutée. Essayez-la. Voyez comme le nouveau procédé spécial secret l'empêche d'empâter votre visage ou d'obstruer les pores. Observez comme cette nouvelle Poudre Cashmere Bouquet semble transformer votre peau — pour lui donner ce coloris naturellement plus beau que vous avez toujours voulu.

Cette nouvelle poudre étonnante tiendra des heures de plus, vous aidera à toujours conserver une belle peau, sans apparence huileuse, que vous soyez au grand soleil de midi ou sous une puissante lumière artificielle.

Et son délicieux parfum Cashmere Bouquet subtil s'exhale toute la journée de votre épiderme. Vous trouverez au nombre de ses six nuances flatteuses la teinte la plus appropriée pour faire valoir tout le charme naturel de votre teint. Deux modèles, 25¢ et 50¢.

Nouvelle Crème à Trois Fonctions Cashmere Bouquet

Cherchez à acquérir la beauté fascinante d'un teint plus beau, plus doux, plus jeune. C'est facile — et peu coûteux. Car, après 30 années d'expérience, les chimistes de Cashmere Bouquet ont fini par créer une nouvelle aide de beauté merveilleuse pour la peau . . . la Crème à Trois Fonctions Cashmere Bouquet. Cette crème nouvelle nettoie rapidement votre peau en profondeur, en fait disparaître les cosmétiques qui ont servi ! Elle tend à assouplir et à adoucir votre peau — aide à remplacer les huiles vitales de la peau que la nature emploie. Employée comme base pour la poudre, elle forme une couche si mince que les pores respirent librement . . . et cependant, la poudre et le rouge y demeurent des heures de plus sans perdre leur douce apparence naturelle.

Non pas une crème — mais *trois crèmes dans une.* C'est ainsi que la Crème à Trois Fonctions Cashmere Bouquet apporte une simplicité et une économie nouvelles à votre traitement de beauté. Vous éprouverez une joie secrète à vous voir dans le miroir — après avoir fait usage de Crème à Trois Fonctions Cashmere Bouquet, 25¢ et 50¢.



Autres produits Cashmere Bouquet que vous tiendrez à essayer : Rouge à Lèvres, 25c ; Rouge, 25c ; Parfum, $1.00 ; Talc Désodorisant, 25c ; et Lotion, 25c et 40c.

Deux mesures pour rien

Roman d'amour complet, par M. Toucas-Massillon

Aujourd'hui, ma chère, c'est à mon tour de vous inviter Voulez-vous que nous allions prendre un chocolat et manger des gâteaux au *Sapin vert ?*

— Très volontiers. Mais êtes-vous déjà fatiguée ?

— Oh ! non, Suzy, et je ne demande pas mieux que de faire une longue promenade avant d'aller goûter, car j'adore marcher dans les rues de votre charmante ville. C'est si joli de voir étinceler sous le soleil les toitures couvertes de neige, de voir glisser les traînaux dont on entend tinter les sonnailles ! Cela me fait l'effet des paysages que l'on voit sur les cartes postales de Christmas, et c'est si nouveau pour moi !

— Alors, tant mieux, Kate, car mère m'a donné à faire plusieurs commissions, dont quelques-unes au « Swan's Store » qui est assez éloigné. Mais le chemin n'est pas désagréable et, pour aller au *Sapin Vert*, nous reviendrons par Great Road en regardant les étalages des boutiques. J'aimerais avoir votre avis sur une petite robe de soir exposée chez Larkill. Vous avez tant de goût... et vous êtes si élégante !... Depuis que vous êtes ici, j'ai l'impression que toutes mes toilettes sont affreusement démodées.

— Quelle idée, darling !... Vous en avez de charmantes.

— Oh ! aucune en comparaison avec les vôtres ! soupira Suzy. Il est vrai que le Canada n'est pas l'Angleterre. Nous n'avons pas les mêmes ressources qu'à Londres, ni les modèles de Paris.

Kate haussa les épaules.

— Cela n'a pas grande importance à mon avis.

Suzy hocha pensivement la tête.

— Vous croyez ?... Tout de même... tout de même... Ecoutez... Je sais bien que vous avez beaucoup de charme, ce qui suffirait à expliquer les succès que vous avez auprès de tous les jeunes gens. Car enfin, sans reproche, vous m'avez enlevé tous mes flirts et on vous a déjà adressé trois demandes en mariage depuis trois semaines. Mais il est certain que votre élégance y est bien pour quelque chose Oh ! ne croyez pas que je vous en veuille et vous le reproche. Mais enfin, lorsque je vous vois, comme hier au soir, enveloppée d'un simple fourreau de satin brun sur lequel tranche une rose rouge, je me rends compte à quel point ma robe de voile rose me donne l'air province. Et je n'ai pas été étonnée que mon cousin Freddy, par exemple, vous ait trouvée si séduisante. Ah ! nous voici arrivées chez Swan.

Tout en parlant, les deux jeunes filles avaient en effet traversé toute la ville, frappant le sol durci du talon de leurs petites bottes fourrées, garanties par d'amples manteaux de fourrure du froid glacial de cette journée d'hiver canadien qui avait rosi leurs joues et fait briller leurs yeux.

Poussant la porte tournante de Swan's Store, elles pénétrèrent dans le magasin.

Un mois auparavant, les chroniques mondaines et artistiques de Londres annonçaient que Clara Bird, la talentueuse actrice si souvent applaudie par les Londoniens, allait prendre à la campagne pendant quelques semaines un repos bien mérité après le rôle écrasant qu'elle venait de jouer dans une pièce au succès de laquelle son grand talent avait beaucoup contribué.

Mais, tandis que cette nouvelle était répandue, la jeune artiste, mettant de côté son nom de théâtre, prenait incognito le bateau pour le Canada afin de s'en aller passer ses vacances dans la famille de son amie de pension, Suzy Merrill. Et, sauf ses hôtes, tout le monde, ignorant qu'elle fût la célèbre Clara Bird, ne la connaissait ici que comme Kate Mason.

Car, pour un temps, elle éprouvait le besoin d'oublier tout ce qui se rapportait au théâtre. Suzy avait été sa meilleure amie, et bien que, à l'âge de dix-sept ans, leurs études terminées, elles eussent suivi des voies différentes, leur amitié avait persisté malgré l'éloignement.

Il y avait six ans de cela. Suzy était venue vivre dans sa famille au Canada, tandis que Kate, orpheline, signait dès alors un engagement pour jouer un petit rôle dans une troupe qui faisait des tournées en Angleterre.

Pendant ces six années, elle avait réussi à acquérir une réputation de premier plan dans la carrière d'artiste dramatique. Le nom de Clara Bird était maintenant universellement connu et l'intérêt qu'il suscitait partout était la raison dominante qui l'avait portée, pour être tranquille, à visiter ses amis sous son nom véritable.

La famille Merrill lui témoignait une affectueuse sympathie et elle appréciait à sa valeur l'hospitalité qui lui était offerte. Les Merrill, des gens charmants, faisaient partie d'une société non moins charmante dans laquelle on se montra disposé à accueillir fort aimablement leur invitée et à lui faire fête.

Ainsi que le constatait Suzy, son charme lui avait bien vite attiré les plus flatteuses attentions masculines. Trois demandes en mariage et une foule d'adorateurs !...

Lorsque les deux jeunes filles furent installées à une table dans le confortable salon de thé connu sous le nom du *Sapin Vert* et qu'on leur eut servi le chocolat et les gâteaux demandés, Kate revint sur le sujet de conversation qu'avait interrompu leur entrée au « Swan's Store ».

— Vous me parliez tout à l'heure de Freddy, dit-elle. Je suis vraiment bien désolée que ce garçon si gentil, et qui était pour moi un si charmant camarade, se soit mis dans la tête l'idée malencontreuse de m'épouser. Oui, ma chère, vous avez remarqué hier au soir qu'il était empressé auprès de moi... Eh bien, voilà... Il m'a fait une déclaration en règle et une demande en mariage.

— La quatrième !... fit observer Suzy.

— C'est tout de même désolant !

— Comment, désolant ?... Mais, ma chère, pourquoi êtes-vous si flirt ?

— Je ne suis pas du tout flirt, rétorqua Kate. Je ris, je plaisante, je danse, mais je ne cherche pas le moins du monde les amoureux. Pourquoi prennent-ils feu comme cela ?

Suzy se mit à rire.

— Si vous ne cherchez pas les amoureux, Kate, pourquoi les encouragez-vous ?

— Moi, je les encourage ?...

— Dame, n'avez-vous pas autorisé Freddy à vous suivre partout comme votre ombre ? N'avez-vous pas accepté les fleurs et les bonbons qu'il vous envoyait presque chaque jour ? Et maintenant, pour lui comme pour les autres, vous prétendez être surprise qu'il soit triste de votre refus... Car vous l'avez refusé, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, je l'ai refusé, et bien sûr je suis surprise, parce que, ni pour lui, ni pour les autres, je n'ai vu dans ces attentions autre chose que des marques de bonne amitié. Freddy était si gentil comme camarade !... Pourquoi faut-il que l'amitié entre un jeune homme et une jeune fille soit ainsi gâchée ?... Car, dès qu'il devient amoureux, un homme n'est plus le même; il devient stupide. N'avez-vous pas vu le regard de reproche que votre cousin m'a lancé quand nous l'avons rencontré tout à l'heure

---

dans Great Road ? Je l'ai trouvé, pour ma part, complètement ridicule.

— Parce que vous ne l'aimez pas, dit doucement Suzy.

— En tout cas, riposta Kate, si je devais aimer quelqu'un — ce qui ne me paraît guère probable — ce ne serait pas en prenant ces airs langoureux que l'on gagnerait mon cœur. Ah ! non ! . . .

Elle ajouta, secouant les épaules :

— Après tout, l'amour n'est pas tout dans la vie.

— C'est cependant ce qu'il y a de plus important au monde, ma chère, murmura Suzy rêveusement. Peut-être vous en apercevrez-vous un jour.

Suzy, qui était fiancée et devait se marier prochainement, était loin de partager les idées d'indépendance de son amie.

— C'est bon, on verra bien, répliqua celle-ci avec une moue railleuse. Pour l'instant, vive la liberté !

Kate était absolument sincère lorsqu'elle affirmait ne pas chercher à rendre les hommes amoureux d'elle. Accoutumée à leurs hommages, elle aimait leur société sans aucune arrière-pensée et ne pouvait comprendre qu'on l'accusât d'être flirt.

— Au Canada, lui expliqua Suzy, les idées sont moins larges qu'en Europe. Quand une jeune fille accepte les attentions d'un jeune homme, on considère presque cela comme un engagement.

— Eh bien, c'est gai ! . . . Voilà donc un désagrément de ce pays que, d'autre part, je trouve si délicieux. C'est vrai, Suzy, quand on a vécu dans les brouillards de Londres, on apprécie doublement cette atmosphère de clarté, cette pureté de l'air . . . une véritable pureté de diamant. Le froid même est différent de celui si humide de l'Angleterre. C'est un froid étincelant, lumineux, qui fait courir plus vite le sang dans les veines, qui met la joie au cœur. Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas l'occasion de voir de près des gens qui vivent dans des ranchs, à la façon dont, de loin, j'imaginais seulement la vie canadienne. J'ai aperçu parfois ici quelques spécimens magnifiques de ces hommes, grands, vigoureux, au visage bronzé, qui semblent dépaysés dans une ville et doivent habiter dans une ferme isolée au milieu des bois. Des hommes . . . tenez, Suzy, comme celui qui est dans le coin là-bas, en train de boire une tasse de café.

Du menton, Kate montrait à son amie le personnage qui avait attiré ses regards. C'était évidemment un homme ne ressemblant en rien aux citadins assis aux autres tables. De haute taille, large d'épaules, ses culottes s'enfonçaient dans de grosses bottes; il portait un vêtement et une casquette à oreillettes de fourrure à longs poils, tenue, se dit la jeune fille, qui lui convenait mieux que toute autre.

Le visage, d'autre part, n'était pas banal. Les traits fortement accusés, décelant une énergie peu commune, étaient

éclairés par deux yeux gris ombragés d'épais sourcils, des yeux au regard perçant et profond que dominait un large front.

Kate assez impressionnée par son allure, eut tout le temps de l'examiner tandis que, s'étant levé, il payait ses consommations à la caisse avant de sortir, sans s'occuper le moins du monde de la foule mondaine emplissant la salle. Evidemment, il n'avait là nulle personne de connaissance, car il n'échangea aucun salut.

Presque involontairement, Kate demanda :

— Qui est-ce ?

— Oh ! répliqua Suzy, je serais bien embarrassée de vous le dire. Son nom est Robin Crest, mais on l'a baptisé ici Robin Hood — Robin des Bois — ou le Sauvage, parce qu'il ne fréquente personne et a poliment repoussé toutes les avances qui lui ont été faites.

— Où habite-t-il ?

— Dans une ancienne hutte de forestier qu'il a fait aménager assez bien, paraît-il, et qui se trouve à l'entrée des bois, à dix milles environ de la ville. Il y habite seul depuis quelques mois; on ne sait ni qui il est au juste, ni d'où il vient et, au commencement, toute la ville a été intriguée à son sujet, mais à présent on s'est accoutumé à son originalité, et on ne s'occupe plus de lui.

— Il est assez bien de sa personne, murmura Kate le suivant des yeux tandis qu'il sortait. J'aimerais le connaître.

Suzy se mit à rire.

— Ma chère, déclara-t-elle sur un ton moqueur, j'aime mieux vous prévenir qu'il n'y a rien à faire si vous avez l'idée de l'ajouter à la liste de vos soupirants. Il vit en ermite et n'a jamais permis qu'une seule femme, fût-ce même une servante, franchisse le seuil de son repaire. Alors . . .

Kate rougit aux paroles de son amie et affecta aussitôt une indifférence plus apparente que réelle.

— Je n'ai pas le moins du monde l'idée que vous supposez, riposta-t-elle Mais, pour ce qui est de l'horreur des femmes dont vous prétendez votre ermite animé, je n'y crois guère, et, si je voulais m'en donner la peine . . .

— Oh ! pour cette fois, je parierais bien que, malgré tout votre charme, vous ne seriez pas la plus forte.

L'assurance avec laquelle fut formulée cette assertion fit se cabrer celle à qui elle s'adressait qui releva aussitôt le défi.

— Eh bien, j'essaierai donc de vous faire changer d'opinion, fit-elle. Combien pariez-vous ?

Suzy hésita un instant.

— Je parierais tout ce que vous voudriez, dit-elle enfin. Par exemple, les dix livres que Père me donne à Noël . . . Mais je pense que vous plaisantez.

— Je ne plaisante pas du tout, rétorque Kate. Jamais je n'ai refusé de tenir un défi, et celui-ci m'amuse beaucoup. Je parie donc que, d'ici une semaine, j'aurai fait la connaissance de votre sauvage et que je l'aurai amené à me faire une déclaration. Dix livres . . . Est-ce entendu ? . . .

— Entendu. Et je suis vraiment curieuse de voir comment vous vous y prendrez.

— En attendant, si nous prenions une glace au café pour fêter cette décision ?

II

L'APRÈS-MIDI DU LENDEMAIN, au moment où Kate, arrivée devant la cabane faite de rondins qu'habitait Robin Crest, levait la main pour frapper à la porte, elle eut, malgré son assurance, un petit frisson à l'idée de l'audacieuse démarche à laquelle elle se risquait.

L'endroit était solitaire, à l'écart de la grande route à laquelle le reliait un étroit sentier dont la neige avait été rejetée de côté jusqu'au seuil de la hutte. Tout autour, un grand silence planait sur les bois.

Kate, avant de frapper, sortit de son sac sa petite trousse pour remettre un peu de poudre et elle eut un regard satisfait en voyant l'image que reflétait la glace de son poudrier.

La teinte fauve de son manteau et de sa toque était presque semblable aux boucles dorées de ses cheveux. Sa bouche, entr'ouverte sur la nacre des dents, semblait une rose rouge délicatement chiffonnée; l'air vif et l'animation avaient donné à son teint un brillant coloris qui ajoutait encore à sa beauté, ainsi que l'éclat de ses yeux dans la profondeur desquels dansaient des étincelles.

Vraiment, elle était si belle en ce moment, que personne n'eût pu la voir sans être saisi d'admiration.

Cependant, il n'y eut aucune expression de ce genre dans le regard de l'homme qui vint ouvrir lorsqu'elle eut frappé. Rien d'autre qu'un froid étonnement.

— Vous désirez ? . . . demanda-t-il brièvement.

Elle sourit, l'air un peu inquiet. Un sourire timide et effrayé qui sur la scène avait souvent tiré des larmes à des milliers de spectateurs.

— Excusez-moi, murmura-t-elle, usant de la voix basse légèrement enrouée qui était l'une de ses principales séductions dans certains rôles. Je . . . je suis désolée de vous déranger, monsieur, mais je me suis perdue et je ne retrouve plus le chemin pour rentrer en ville . . .

Le léger tremblement de cette voix eût attendri un tigre. Cependant, il ne parut produire aucun effet sur l'homme qui, debout sur le seuil, ne vit même pas le sourire enchanteur des lèvres pourpres, pour la bonne raison que son regard, parcourant de haut en bas la visiteuse, s'était arrêté sur les charmants petits souliers de lézard à hauts talons dont elle était chaussée.

— Vous n'avez pas marché de la ville jusqu'ici dans la neige avec ces souliers-là, je suppose ? observa-t-il.

Kate rougit et imagina instantanément une histoire.

— Non, bien sûr, expliqua-t-elle. Je suis venue en traîneau, mais je suis tombée sur un conducteur malhonnête qui, arrivé à l'entrée du bois, a exigé que je le paye, refusant de me reconduire, parce que, disait-il, il avait affaire dans une autre direction.

Elle se tut, consciente du peu de vraisemblance présentée par cette explication. Allait-il la croire ? . . . Son pari, à vrai dire, lui semblait fort en péril, l'homme ne paraissant pas très crédule.

Il y eut un instant de silence, après lequel il dit avec indifférence :

— Vous auriez dû refuser de le payer, car sans doute voulait-il simplement vous effrayer.

— Eh bien, il y a réussi, croyez-le. Quand je me suis trouvée seule . . . Dans cette saison, les jours sont si courts . . . J'ai eu peur en pensant à l'obscurité qui allait venir . . . N'y avait-il pas des bêtes sauvages dans ces bois ?

— Ah ! oui, fit-il railleusement. Des lions, peut-être ?

La moquerie vexa profondément la jeune fille.

— Cela peut vous sembler risible, répliqua-t-elle. Mais pas à moi. J'étais fatiguée, j'avais froid . . . Quand j'ai aperçu votre maison, je me suis cru sauvée.

Kate, maintenant, ne jouait plus tout à fait la comédie. Il faisait terriblement froid, et elle frissonnait, l'excitation de l'amusante aventure commençant à tomber. Elle eût même renoncé à la pousser plus loin, n'eût été la pensée que Suzy triompherait.

Elle avait un peu pâli; l'homme la vit frissonner. Il s'écarta alors avec un geste plus hospitalier, en disant :

— Si vous voulez entrer pour vous réchauffer . . . Je regrette ce qui vous est arrivé. Cet homme s'est vraiment conduit comme une brute.

La pièce dans laquelle il précéda Kate était vaste et plus confortable que l'on eût pu s'y attendre d'après l'aspect extérieur de la hutte. Les murs en étaient de bois de teinte naturelle; quelques gravures encadrées de noir y étaient accrochés Sur le sol raboteux, des tapis de nuances éteintes étaient jetés au hasard. Autour d'une table encombrée de papiers, il y avait trois ou quatre chaises de bois à dossiers droits et un fauteuil profond. Une grande peau de mouton recouvrait un étroit divan et deux rayons étaient remplis de livres. Le tout éclairé par une grosse lampe à pétrole et les flammes dansantes d'un énorme feu de bois brûlant dans l'âtre d'une grande cheminée.

Kate se débarrassa de son manteau et, s'approchant de la cheminée, étendit avec plaisir ses mains vers la flamme.

Cet intérieur lui plaisait et la surprenait. Si simple qu'en fût l'installation, certains détails ne pouvaient manquer de la frapper.

Les tapis, par exemple, étaient à coup sûr des tapis persans d'un prix fort élevé; les gravures avaient de la valeur, et un coup dœil jeté sur les livres garnissant les rayons lui permit de déchiffrer des titres assez inattendus d'ouvrages de philosophie abstraite, d'essais d'une haute tenue littéraire, les derniers que l'on se fût attendu à voir lire par l'habitant d'une hutte des bois canadiens.

Cet habitant lui-même la surprenait par son allure, maintenant qu'elle le voyait de près. Ce n'était évidemment ni un trappeur, ni un fermier, car ses mains ne portaient aucune trace des rudes travaux qu'eût comportés une telle existence. Sans son manteau et sa casquette de fourrure, il paraissait beaucoup plus jeune que la veille au *Sapin Vert*. Kate jugeait qu'il ne devait pas avoir de beaucoup dépassé la trentaine.

Quelle raison pouvait donc, se demandait-elle, avoir poussé un homme de cet âge à se terrer seul en ce recoin isolé en refusant tout contact avec ses semblables ?

Les paroles de Suzy lui revenant à l'esprit : « . . . Un ermite qui a horreur des femmes . . . » Kate se dit qu'une déception amoureuse était peut-être la cause de cette farouche retraite. Cet homme sombre et mystérieux, ce sauvage, n'était-il pas après tout un héros de roman ? Le cœur de la jeune fille battit un peu plus fort, parce qu'elle s'avouait intérieurement qu'elle le voyait très bien dans ce rôle et le jugeait capable de passion violente.

Un flot de sang lui monta au visage à cette pensée. Et, tout juste à ce moment, celui qui en était l'objet, s'étant détourné du feu qu'il venait d'activer, fut frappé du changement qui s'était opéré en sa visiteuse dont le visage coloré avait pris un éclat éblouissant.

Cette vue lui donna un véritable choc. Il s'apercevait tout à coup que cette jeune fille qu'il avait à peine regardée jusqu'ici était merveilleusement belle, et s'étonnait de ne pas encore s'en être avisé.

Elle portait une simple robe bleue dont la teinte s'harmonisait à celle de ses yeux pareils à l'azur d'un ciel de printemps. Son teint était d'une pureté admirable que fleurissait la pourpre d'une bouche à la fois hautaine et provocante.

Robin Crest, s'il fut ému, n'en laissa cependant rien paraître. Il se reprit très vite et sa voix se fit plus brève et plus cérémonieuse que jamais pour dire :

— Je vais tout de suite m'occuper d'atteler mon cheval afin de vous reconduire, madame.

Kate l'arrêta du geste comme il allait franchir la porte. Ah ! mais non, ce n'était pas du tout ainsi qu'elle l'entendait. Et son pari ? . . . Pas si vite.

— Ne voulez-vous pas me permettre de me réchauffer un peu plus longuement, monsieur ? pria-t-elle. J'ai tellement froid . . . et tellement faim ! . . .

Il songea, en la contemplant à la lueur du feu qui dorait ses cheveux et mettait

des ombres autour de ses yeux, qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi joli au monde. Mais cette constatation le porta à penser que, pour son repos à lui, mieux valait qu'elle fût au plus tôt hors de sa demeure et hors de sa vue. Pourtant, comme elle avait fait appel à son hospitalité, il n'était guère possible de n'y pas répondre convenablement.

— Chauffez-vous aussi longtemps qu'il vous plaira, répliqua-t-il. Je vais voir à préparer du thé, ce que j'allais faire, d'ailleurs, lorsque vous avez frappé à ma porte.

III

Ce fut Kate qui versa le thé dans tasses. Elle était de plus en plus intriguée par la personnalité singulière de son hôte, au point qu'elle eût peut-être même oublié le but de sa visite si elle ne s'était trouvée un peu piquée de l'extrême réserve qu'il affectait à son endroit.

D'après son accent, elle le jugeait Anglais. Il devait même avoir séjourné à Londres assez récemment, car, ayant mentionné une pièce de théâtre que l'on y avait jouée la saison précédente, elle constata qu'il disait l'avoir vue.

Mais elle eut beau faire tous ses efforts pour diriger la conversation de manière à le faire parler de lui, elle n'y réussit pas. Visiblement, il était décidé à laisser planer sur lui le mystère dont Suzy avait dit qu'il s'entourait.

Cette prétention, jointe à son affectation d'indifférence, éveilla en la visiteuse le démon de la curiosité, et aussi celui de la coquetterie. Pour la première fois de sa vie, ce fut délibérément qu'elle décida de flirter en se servant contre un homme de toutes les armes dant elle avait la disposition, afin de renverser le mur de glace qu'il s'efforçait de maintenir entre eux. Ne disait-on pas que son charme était irrésistible ?

Et, pour s'excuser elle-même, elle se répétait intérieurement qu'il lui fallait avant tout gagner son pari.

— Combien je vous envie cette demeure ! . . . dit-elle doucement, dirigeant sur lui entre ses longs cils le regard ensorceleur de ses beaux yeux. J'avais toujours désiré me trouver dans un véritable intérieur canadien. Le vôtre est parfait, exactement ce que j'avais rêvé.

Robin Crest, qui allumait une cigarette, arrêta son geste, laissant brûler l'allumette entre ses doigts.

— Vos rêves, j'imagine, auraient dans ce cas un réveil assez rude, répliqua-t-il. Vous seriez aussi déplacée dans un intérieur canadien qu'une libellule dans une ruche d'abeilles. Les femmes qui ont contribué à faire le Canada — j'entends les épouses et les mères habitant des fermes ou des huttes dans les bois — sont de véritables femmes, non de délicates poupées.

Kate serra les dents. Le coup avait porté.

— Pourquoi me croyez-vous tellement « délicate » ? demanda-t-elle, le menton levé avec défi.

Il y avait maintenant une lueur moqueuse dans les yeux que rencontrèrent les siens.

— J'aurais plutôt dû dire frivole, rectifia-t-il. Vous êtes de toute évidence une femme accoutumée à suivre dans la vie un chemin semé de lis et de roses, non une route ardue, Je jurerais que vos plus grands chagrins vous sont venus d'une robe manquée ou d'un chapeau peu seyant.

Tout en parlant, il promenait lentement son regard de la robe coûteuse aux fragiles bas de soie et aux ridicules escarpins qu'elle portait, et l'expression railleuse s'accentuait dans ses yeux.

— Vous seriez, reprit-il, une partenaire fort décorative dans un bal, mais pour l'affaire sérieuse qu'est la vie, vous seriez à peu près aussi utile qu'une belle rose dans un incendie.

— Bref, suggéra-t-elle, je suis un genre de femme que vous n'appréciez pas du tout.

Il haussa les épaules.

— Je n'apprécie aucun genre de femme, riposta-t-il froidement.

Kate n'était pas accoutumée à ce qu'on lui parlât sur ce ton et le petit démon qui s'était éveillé en elle s'agita de nouveau.

— Une rose, murmura-t-elle, n'est cependant pas une chose qui doive être toujours dédaignée. Les choses belles valent parfois celles qui sont utiles. Une délicate poupée, comme vous disiez tout à l'heure, offre au moins l'avantage d'être agréable à regarder.

— Oui, ainsi que beaucoup d'autres choses dans l'univers. Quand un homme apprécie la beauté, il n'a qu'à contempler la nature : les arbres, les étoiles... C'est peut-être moins séduisant, mais aussi beaucoup moins dangereux.

— Et un homme — j'entends, un homme véritable — a-t-il toujours horreur du danger ?

Elle se penchait un peu en avant, ses yeux brillaient comme les étoiles dont il venait de parler, sa bouche était semblable à la rose qu'elle avait défendue...

Il se leva brusquement, soudain furieux de sentir qu'il n'était pas aussi maître de lui qu'il le croyait.

— Oui, s'il est intelligent, dit-il. Et maintenant, si vous êtes reposée et réchauffée, je vais préparer le traîneau. J'ai allumé une lampe dans la pièce voisine où vous trouverez une brosse et un peigne. Si vous voulez de l'eau chaude, la bouilloire en est pleine.

Il demeura debout, regardant la porte qu'elle venait de franchir et de refermer, puis les hautes flammes dansantes entre lesquelles il croyait voir un visage à la bouche en fleur et le rayonnement des yeux les plus bleus qui existassent au monde dans l'encadrement d'un nuage de souples cheveux d'or.

Il se la rappelait, assise à cette table, penchant sur la théière une mince forme drapée de bleu, lui souriant et dirigeant sur lui un regard interrogateur à travers de longs cils recourbés.

Maintenant qu'elle n'était plus là, cette pièce lui semblait incroyablement vide.

En faisant cette constatation, Robin Crest se demanda, puisqu'il en était ainsi, s'il n'avait pas au fond de lui le désir de revoir encore cette charmeresse qui avait fait dans sa vie une intrusion aussi soudaine qu'imprévue . . . Oui, au fait, pourquoi pas ? . . . Ne s'était-il pas jusqu'ici trop farouchement cantonné dans sa solitude ? . . . Il se souvenait des avances que lui avaient faites plusieurs habitants de la ville et qu'il avait toujours éludées. Pourquoi ne pas se montrer plus sociable ? Et dans ce cas il faudrait bien de la malchance pour ne pas rencontrer cette belle inconnue . . . cette inconnue envers laquelle il s'était tout à l'heure montré un peu trop bourru, il lui fallait en convenir.

Tout en agitant ces pensées dans sa tête, il alla vers la porte qui, de l'intérieur, donnait directement dans l'écurie — coutume canadienne pour ne pas perdre la chaleur du foyer — et c'est au moment d'en franchir le seuil qu'il remarqua sur le sol le sac à main que sa visiteuse avait sans doute laissé tomber par mégarde et qui s'était ouvert en tombant, éparpillant son contenu sur le tapis.

Il se baissa pour ramasser ces bibelots qui mettaient une note féminine dans la sévérité de son home. Et il avait un vague sourire en les rassemblant. Un poudrier, un miroir, un étui doré de rouge à lèvres, un mouchoir arachnéen duquel montait un parfum qui faisait presque croire à la présence de la rieuse créature à laquelle il appartenait

Robin remit précipitamment le mouchoir dans le sac d'où sortit un papier chiffonné . . . un papier couvert de quelques lignes d'une haute écriture dont les mots était vraiment si visibles qu'il ne put se dispenser de distinguer quelques-uns d'entre eux. Et, avec un sursaut d'étonnement, il s'aperçut que dans ces mots il y avait son propre nom : Robin Crest.

Que signifiait cela ? . . . Comment cette inconnue, qui tout à l'heure encore affectait de ne rien savoir de lui, avait-elle dans son sac un papier sur lequel son nom était écrit ?

Robin Crest était homme d'honneur; l'idée de lire quelque chose qui ne lui était pas destiné l'eût indigné à tout autre moment, pourtant il n'hésita pas : se rapprochant de la lampe, il lissa du doigt le mince feuillet et se mit à le lire.

C'était un billet assez singulier, mais significatif :

« Je soussignée, Suzy Merrill, parie avec mon amie, miss Kate Masson, une somme de dix livres, qu'elle ne réussira pas à faire la conquête de Robin Crest, autrement dit Robin des Bois, ou le Sauvage. Je m'engage à lui verser cette

(Lire la suite page 29)

Nous avons réuni dans cette page trois jolis modèles de robes d'enfants. Nous espérons que ces suggestions vous seront utiles, en ce mois de septembre, où le grand problème de l'habillement des jeunes écolières se pose.

Comme vous le voyez, ces petites robes ne sont pas tellement différentes de celles que vous portez cette année: manches courtes, froncés, ornements dits « paysans ». Ces modèles sont aussi remarquables par leur simplicité. Votre fillette sera d'autant mieux habillée qu'elle ne sera pas attifiée de robes et manteaux compliqués et encombrants.

Si votre fillette porte des robes agréables — souvent les moins coûteuses — elle ne se sentira pas, devant les autres élèves, en état d'infériorité. Et aussi, elle apprendra à avoir du goût, ce qui ne nuit jamais dans la vie d'une femme !

Nous publierons volontiers, au cours des mois scolaires, des photos de robes d'enfants, si nos lectrices semblent les apprécier.

Rappelons que la jeune artiste Sybil Jason, qui a posé pour ces trois photos, est née en Angleterre, où, très jeune, elle remporta de vifs succès au théâtre. Son succès au cinéma américain est plus lent mais aussi certain.



Robes d'enfants

Photos posées par SYBIL JASON, jeune artiste de la Twentieth Century-Fox.







Simone Berriau

Cette excellente artiste — une des plus jolies de l'écran français — a remporté de véritables triomphes dans ITTO, dans LA TENDRE ENNEMIE et autres grandes productions. Nous la reverrons dans plusieurs films au cours de l'automne.



Douée d'un riche talent, cette " beauté " américaine fut une admirable fiancée de Don Ameche dans la biographie filmée de Graham Bell.

Loretta Young
(Photo 20th Century-Fox)



ANNA NEAGLE

ALICE EDEN

De 1900 à 1939

(Photos 20th Century-Fox)



LUCILLE BALL



ALICE FAYE

(*Suite de la page 24*)
somme si, d'ici une semaine, ayant fait par ses propres moyens connaissance du dit Sauvage, elle est arrivée à le rejoindre à la liste des soupirants auxquels elle refuse dédaigneusement sa main.

« *Signé* : SUZY MERRILL »

L'homme demeura un instant immobile, le billet serré entre ses doigts crispés. Un pli profond s'était creusé sur son front.

— Ah ! murmura-t-il, c'était pour cela . . .

Lentement, méthodiquement, il replia le feuillet et le remit avec le reste dans le sac à main.

Juste à ce moment, tranquille et prête à partir, Kate, ouvrant la porte, revenait dans le living-room.

— J'espère que je ne vous ai pas trop fait attendre, dit-elle.

Il lui tendit le sac qu'il avait ramassé.

— Vous avez laissé tomber ceci, dit-il d'un ton détaché. Et il ajouta : Non, vous ne m'avez pas fait attendre, car depuis un moment il neige et la route de la ville ne sera pas praticable de nuit dans ces conditions.

— C'est-à-dire ? demanda la jeune fille.

— C'est-à-dire qu'il vous faudra demeurer ici jusqu'à demain matin.

Kate, tout en paraissant un peu ennuyée à cette nouvelle, n'eut pas un instant l'idée de mettre en doute la parole de son hôte et ne songea pas à regarder au dehors, ce dont il fut satisfait, car il désirait prolonger le jeu. Mais à présent les rôles étaient renversés, c'était lui qui, après avoir été la victime de la plaisanterie, allait se moquer d'elle.

Dès qu'elle eut de nouveau enlevé son manteau, elle dut constater avec étonnement que l'allure du « Sauvage » était tout à fait différente. Il parlait davantage et, tout en parlant, ne la quittait pas des yeux. Chose bizarre, cette attitude qui aurait dû la satisfaire, puisqu'elle impliquait un progrès quant à la réussite de son plan, la mit au contraire mal à l'aise.

Elle s'était assise dans un profond fauteuil auprès de la cheminée. Et lui, tout en tisonnant le feu, tenait le dé de la conversation.

— Votre présence, dit-il, éclaire singulièrement la sévérité de cette demeure. Je croirais presque qu'une étoile brillante est tombée ici pour éblouir mes yeux.

Kate, un moment auparavant toute pâle, se sentit rougir. Elle eut un rire embarrassé.

— J'avais cru comprendre que vous préfériez la contemplation des véritables étoiles . . . celles qui brillent au firmament, essaya-t-elle de plaisanter.

— Je le croyais aussi . . .

— N'est-ce pas moins dangereux ? . . .

— C'est aussi beaucoup moins séduisant.

Kate garda le silence.

Ah ça ! que ce passait-il en elle ? . . . Voilà qu'elle se sentait intimidée comme une petite écolière, elle, Clara Bird qui, sans trembler, avait fait face à des salles emplies de spectateurs et qui n'auraient pu dire le nombre des hommes empressés à lui faire la cour !... Et maintenant elle rougissait pour un banal compliment ! . . . Compliment provoqué par elle, et venant du « Sauvage » qu'elle était venue relancer dans sa tanière ! . . . C'était pas trop stupide, vraiment ! . . .

Il parlait maintenant de la vie des petites villes au Canada, se moquant des préjugés, et des idées arriérées qui y ont encore cours.

— Ce n'est pas l'Europe, et surtout l'Angleterre : loin de là, affirmait-il. Vous avez dû remarquer qu'ici, dès qu'une jeune fille et un jeune homme se montrent un tant soit peu libres ensembl, il est question de mariage. Et il faut en réalité qu'ils soient fiancés pour avoir le droit de ne pas compter les minutes de leurs conversations . . .

Le malaise de Kate allait croissant en raison de l'insistance que mettait son hôte à appuyer sur les mœurs du pays. Comment ne pas être gênée en songeant qu'ils étaient là tous deux au coin du feu, dans une telle intimité, alors que quelques heures auparavant ils ne s'étaient encore jamais adressé la parole ! . . .

L'idée de demeurer toute la nuit seule avec cet inconnu, dans cette hutte écartée, lui parut tout à coup insoutenable. Comment avait-elle pu, par sa démarche inconsidérée, s'exposer à pareille éventualité ? Maintenant, elle ne le comprenait plus. Tout valait mieux que cela.

Elle se leva brusquement.

— Je veux partir, déclara-t-elle.

Robin tourna lentement la tête vers elle.

— Où ça ? demanda-t-il froidement.

— En ville . . . chez mes amis.

— Malgré la neige ? Je vous ai dit que la route était impraticable.

— N'importe ! . . . Si vous ne voulez pas m'accompagner, je conduirai moi-même et vous renverrai demain votre traîneau . . . Sinon, je marcherai. Je n'ai pas peur.

Il la considéra un instant, l'air railleur.

— Oh ! fit-il en hochant la tête, je sais que vous avez de l'assurance. Vous l'avez prouvé en venant ici ce soir, miss Mason.

A ce nom ainsi prononcé, Kate se sentit pâlir. Elle dut s'y reprendre à deux fois pour demander d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge :

— Que voulez-vous dire ?

— Ceci vous répondra sans doute mieux que je ne pourrais le faire, répliqua-t-il.

Ouvrant le léger sac qu'elle avait déposé sur la table, il en sortit le feuillet couvert par l'écriture de Suzy et le tendit à la jeune fille interdite.

IV

KATE se saisit du billet que lui présentait son hôte. Elle n'avait aucun besoin



ROLAND YOUNG, le brillant artiste du cinéma américain, plongé dans la lecture du magazine LE SAMEDI.

de le regarder de près pour le reconnaître, sachant pertinemment ce qu'avait écrit là cette folle de Suzy.

Et il avait lu cela ! . . .

Bien que n'ayant aucun doute à ce sujet, elle questionna cependant :

— Vous . . . vous avez lu ? . . .

— J'ai lu, riposta-t-il. Peut-être êtes-vous choquée du procédé, mais je vous ferai observer que les procédés employés par vous ne vous laissent guère le droit de vous montrer très pointilleuse. Il est même dommage que d'autres adorateurs faisant partie de votre « longue liste » n'aient point eu un avertissement semblable avant que vous ayez réussi à les asservir et à vous moquer d'eux.

Sous le regard froid de Robin, Kate se sentit rougir de honte.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Ce n'était qu'une simple plaisanterie.

Il salua, l'air railleur.

— Je vous félicite, mademoiselle, pour le tact avec lequel vous savez choisir vos plaisanteries.

— Vous êtes fâché ?

— Oh ! pas du tout. Au contraire, vous me voyez ravi d'une « plaisanterie » qui m'est très agréable.

Vraiment, ce ton de persiflage commençait à exaspérer la jeune fille. C'était maintenant la colère qui faisait monter le sang à ses joues. Elle secoua sa tête blonde d'un air de défi.

— Vous êtes odieux, déclara-t-elle, serrant les dents, et je ne suis pas fâchée que vous ayez lu ce papier, parce que j'aurais trouvé très désagréable d'avoir à vous fréquenter toute une semaine pour tenir mon pari. Tandis que, comme cela, c'est fini.

— Fini ? . . . dit-il, affectant la surprise. Mais pas du tout, cela ne fait que commencer.

Les yeux bleus de Kate étincelèrent.

— Je ne sais pas ce que vous entendez par là, et je vous prie de vouloir bien me reconduire de suite chez mes amis, les Merrill.

— Impossible avant demain matin, je vous l'ai dit.

— Je ne vous crois pas. Je suis persuadée que vous m'avez dit cela pour m'effrayer et vous venger. Je ne suis même pas sûre qu'il neige.

Un sourire narquois tordit les lèvres de Robin Crest.

— Vous avez raison d'en douter, répliqua-t-il avec calme, il fait même un très beau clair de lune.

— Donc, rien ne vous empêche de me reconduire.

— Rien. Seulement, je ne le veux pas.

Kate fit un pas en arrière.

— Vous n'avez pas le droit de me retenir ici de force, cria-t-elle, sentant monter en elle un sentiment d'effroi. Ce serait là une conduite indigne d'un honnête homme.

Il vint plus près d'elle et, dans les yeux couleur d'acier qui la fixaient, elle vit briller une expression d'implacable volonté.

— Vous y êtes venue librement, je pense, articula-t-il. Etait-ce là la conduite d'une très honnête fille ? . . . Seulement, vous y êtes venue dans l'intention de vous jouer de moi et vous vous trouvez prise à votre propre piège. Juste retour des choses, ma belle demoiselle. Vous vous êtes crue la plus forte et, pour une fois, vous ne l'aurez pas été, voilà tout.

A mesure qu'il parlait, Kate se sentait de plus en plus terrifiée.

— Enfin, où voulez-vous en venir ?... balbutia-t-elle, d'une voix étouffée.

Il haussa les épaules.

— A vous donner la leçon que vous avez méritée, tout simplement. Vous allez rester ici jusqu'à demain matin. Je vous reconduirai ensuite chez vos amis. Et, comme ce que je vous disais naguère au sujet des idées que l'on a au Canada sur les convenances n'était pas vaines paroles, vous verrez comment ils vous recevront ! . . . Vous avez voulu jouer avec le feu, ne soyez pas étonnée si l'on vous a fait ensuite grise mine.

— Mais c'est absurde ! . . . J'expliquerai . . .

— Oh ! je doute que la société très puritaine accepte une explication quelconque de votre escapade . . . de toute une nuit.

— Mais la neige . . .

— Vous savez bien qu'il ne neige pas.

— Oh ! c'est abominable ! . . .

Elle poussa ce cri en se tordant les mains. Ce n'était plus à présent la brillante créature sûre d'elle-même et de son pouvoir de séduction, mais une biche aux abois, prête à demander grâce.

— Allons, reprit celui que l'on nommait le « Sauvage », il faut en prendre votre parti, vous attendrez ici le jour. Et, après tout, quelques heures sont vite passées.

Une houle de colère secoua Kate. Rester la nuit seule avec cet inconnu !... A sa merci ! . . . Non, elle ne pouvait même pas en supporter l'idée. Tout valait mieux que cela. Et puis, allait-elle accepter, parce que tel était le bon plaisir de cet homme, d'être déconsidérée aux yeux de ses amis et de toute la ville?

Avant que Robin ait pu se rendre compte de son intention, elle avait repris son manteau et courait vers la porte qu'elle ouvrit toute grande pour se précipiter au dehors.

Elle ne raisonnait pas, ne songeait qu'à fuir.

La difficulté qu'elle éprouva à marcher dès les premiers pas ne la frappa même pas. Ses pieds pourtant se soulevaient avec peine, comme chargés de plomb, et elle avançait en chancelant, dans la nuit. Le sol qui, à son arrivée, était durci par le gel, lui semblait maintenant amolli, étouffant singulièrement le bruit de ses pas . . . L'obscurité étendait devant ses yeux un brouillard glacial qui lui cinglait le visage . . .

Le visage de Robin Crest fut cinglé de même façon lorsqu'il se précipita à

la poursuite de la fugitive. Mais lui, il comprit de suite. La neige ! . . .

Ainsi le sort avait de son mensonge fait une réalité !

Il s'arrêta un instant sous le choc que lui donna cette constatation, puis il reprit sa course, conscient du danger que courait la jeune fille.

Pas une minute, en réalité, il n'avait pensé à mettre à exécution sa menace de la forcer à passer la nuit dans sa hutte, voulant seulement lui faire peur pour lui donner une leçon. Et voilà que la fatalité agissait à l'encontre de ses intentions ! . . . Se maudissant lui-même intérieurement, il pria le ciel de lui faire retrouver à temps celle qui, pour le fuir, courait peut-être à la mort.

Il poussa un soupir de soulagement lorsque son pied heurta dans la neige une forme humaine écroulée. S'étant penché, il reconnut au toucher la robe soyeuse et la souple fourrure et, enlevant dans ses bras le corps léger de la jeune fille, il l'emporta comme si ce fardeau n'eût été pour lui qu'une plume.

Dès qu'il l'eut déposée sur le divan du living-room, il eut la satisfaction de constater que la chute de Kate était seulement due à une glissade dans la neige, non, comme il l'avait redouté, à une congestion causée par le froid, car ses yeux étaient grands ouverts et une faible teinte colorait ses joues délicates.

Il la garda un moment serrée contre lui, puis, arrangeant un coussin sous sa tête, il s'efforça d'adoucir l'expression du regard qu'il plongea dans les yeux bleus qui se levaient vers lui.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-il. Ne vous rendiez-vous pas compte du danger que vous couriez ?

Elle frissonna.

— Je n'y ai pas songé . . . et je ne m'en souciais pas, d'ailleurs. Pourquoi m'avez-vous ramenée ? . . . Là-bas, j'aurais trouvé le sommeil et l'oubli de tout.

Robin sentit le reproche que sous-entendaient ces mots.

— Je regrette, dit-il gauchement, de m'être montré aussi dur envers vous. Je comprends maintenant que j'ai eu tort, et je vous en demande pardon.

La jeune fille se rendit compte de l'effort que coûtaient à cet orgueilleux les excuses qu'il lui faisait et elle-même s'en trouva embarrassée, un peu honteuse même.

— Tout ce qui est arrivé est de ma faute, soupira-t-elle. N'y pensons plus maintenant. Vous allez me reconduire en ville, n'est-ce pas ?

Un geste d'impuissance lui répondit.

— Hélas, mademoiselle, cela m'est véritablement devenu impossible, puisque la neige s'est mise à tomber réellement. La route est absolument impraticable de nuit.

— Mon Dieu ! . . .

Ils restèrent un moment muets en face l'un de l'autre. A présent, des deux, c'était l'homme qui était le plus embarrassé, conscient qu'il était de la responsabilité lui incombant dans l'aventure. Il reprit cependant un ton froid et légèrement cérémonieux pour dire :

— Je pense qu'il serait urgent que vous prissiez un peu de repos, mademoiselle. Vous pouvez, naturellement, vous installer dans ma chambre. Quant à moi, je dormirai ici sur le divan.

Kate lui répondit sur le même ton :

— Je crains, monsieur, de vous causer bien du dérangement.

— Oh ! pas du tout, affirma-t-il.

•

Au moment de monter en traîneau, Robin Crest se décida à dire une chose à laquelle il avait pensé longuement, mais qu'il ne savait trop comment formuler.

Dès les premières lueurs du jour, il avait préparé du café et attelé son cheval au traîneau qui attendait maintenant devant la porte.

— Miss Mason, fit-il en hésitant, je serais désireux de réparer le tort que je me trouve vous avoir fait. Si donc vous jugez à propos de dire à vos amis que nous devons nous marier, je n'y verrai aucun inconvénient.

Kate sursauta.

— Comment, nous marier ? . . . Mais il n'en est pas question.

— Je crains que tel ne soit l'avis de vos amis. Et je suis même prêt à pousser les choses jusqu'au bout. En prenant une licence, je puis vous épouser d'ici deux ou trois jours.

— C'est une absurdité ! protesta la jeune fille. Je n'ai nullement l'intention de me marier avec vous, et je ne vois pas pourquoi je le ferais.

Il eut un sourire contraint.

— Je songe à votre réputation, répliqua-t-il, aux commentaires qui seront faits à propos de votre séjour prolongé chez moi.

— N'ai-je pas une excuse valable ? C'est la neige qui m'a bloquée ici.

— Heu ! . . . la neige n'est tombée qu'assez tard . . . et . . .

— Enfin, coupa-t-elle sèchement, ceci me regarde et je me moque des papotages.

— Fort bien. Je n'insisterai donc pas. Mais rappelez-vous que je suis à votre disposition.

Kate était un peu suffoquée de cette étrange proposition qui avait réveillé toutes ses rancunes contre le taciturne compagnon qui, assis près d'elle dans le traîneau, ne lui adressa pas une seule fois la parole pendant la route et se contenta, à l'arrivée, de la lui réitérer en saluant avant de s'en retourner.

Mais elle ne devait pas tarder à considérer de toute autre façon l'offre de « Robin des Bois », lorsque, se trouvant en face d'une Suzy bouleversée, celle-ci lui tint un langage qui n'était que la confirmation de ce qu'avait dit le « Sauvage ».

Toute la famille était sens dessus dessous. Demain, grâce aux bavardages du personnel et des voisins, la ville entière serait informée de son incartade. Scandale dont serait également écla-

boussé l'honneur des Merrill. Qu'en diraient même les parents du fiancé de Suzy, si formalistes ? . . .

Agacée de ces clabaudages, Kate finit par lancer :

— Mais, enfin, si je devais épouser Robin Crest ? . . .

A ces mots, son amie bondit vers elle.

— Oh ! mais, cela changerait tout. Est-ce vrai ? . . . Que ne le disiez-vous ?

— Enfin, c'est-à-dire . . . N'allez pas si vite. Il me l'a seulement demandé . . . Et je n'ai nulle envie d'accepter.

Suzy était stupéfaite.

— Eh bien, par exemple, vous n'avez pas été longue à faire sa conquête et vous avez prestement gagné votre pari, on peut dire ! Mais, ma chérie, s'il en est ainsi, laissez-moi annoncer à mes parents que vous êtes fiancés ? . . . Cela suffira à faire taire les mauvaises langues. Et ensuite vous pourrez toujours rompre votre mariage . . . après votre départ.

— Trouvez-vous ce procédé bien honnête, Suzy ?

— Puisque vous serez d'accord avec lui . . . Car vous lui expliquerez qu'il s'agit seulement de sauvegarder les convenances. Il comprendra.

— Drôle de façon d'interprêter les convenances ! . . .

Kate lutta un peu contre l'arrangement proposé par Suzy. Mais elle réalisa bientôt par elle-même qu'il lui fallait en passer par là.

D'un mot bref, elle prévint donc Robin Crest de ses intentions, et il fut convenu entre eux qu'il se présenterait chez Mr. et Mrs. Merril pour un simulacre de fiançailles.

Par exemple, elle tint bon contre la suggestion faite en toute bonne foi par Mrs. Merrill :

— Mais, ma chère petite, du moment que vous êtes fiancée, pourquoi vouloir aller vous marier en Angleterre ? Il serait si simple de prendre une licence, et nous serions heureux que votre mariage se fît chez nous, puisque vous n'avez plus de parents.

Elle mit en avant des raisons d'intérêts, des règlements de comptes urgents, organisa son voyage de retour, retint sa cabine sur le paquebot le plus proche, si bien que ce fut seulement la veille de son départ que ses hôtes — qui tenaient essentiellement à cette formalité — invitèrent son soi-disant fiancé à une soirée officielle à laquelle fut conviée toute la société de la petite ville.

Les choses, somme toute, se passèrent fort bien. Kate riait avec une gaieté fiévreuse tandis que Suzy l'aidait à sa toilette, et peut-être cette gaieté factice contribua-t-elle à donner un éclat plus intense à sa beauté que soulignait un fourreau de soie de la même teinte que ses yeux, accompagné d'une légère cape de dentelle d'or.

Robin avait envoyé une énorme corbeille de roses blanches. On apprécia vivement dans le clan des douairières la tenue ultra-correcte des deux fiancés et l'extrême réserve de leur attitude, de même que l'on jugeait de bon goût leur décision de ne pas voyager ensemble. Robin Crest ne devait partir que plus tard en Angleterre.

Ravie de la tournure inespérée qu'avaient prise les événements, Suzy dansa éperdument avec son fiancé, beaucoup plus expansif que le « Sauvage », sans trop s'occuper de son amie. Et peu à peu celle-ci sentit tomber l'excitation fébrile qui l'avait soutenue, prenant conscience de sa solitude au milieu de la foule joyeuse réunie là pour une dérisoire soirée de fiançailles . . . ses fiançailles ! . . .

Des larmes, soudain, lui montèrent aux yeux et, voulant cacher son désarroi, elle se glissa hors du salon de danse à la recherche d'un endroit plus tranquille. Fuyant la grande lumière, elle échoua dans une petite serre dont les arbustes et les plantes vertes n'étaient éclairés que par quelques ampoules tamisées de bleu.

Dans cette solitude, les plus tristes pensées l'assaillirent. Elle eut horreur de la comédie à laquelle elle s'était prêtée, des vaines félicitations qui lui avaient été adresées. N'était-ce pas braver le destin ? . . . empêcher que jamais ne sonne l'heure de ses véritables fiançailles . . . avec un homme qu'elle ne considérait pas comme un ennemi ? . . .

Et devant les yeux de Kate sembla se dresser la vision de celui qu'elle jugeait ainsi.

— Vous êtes fatiguée, sans doute ? . . . murmura derrière elle une voix.

La jeune fille tressaillit et se retourna brusquement.

Comme si sa pensée l'avait évoqué, Robin Crest se tenait debout à l'entrée de la serre.

V

LONDRES ! . . . Londres, sa vie brillante, son animation ! . . . Il semblait à Kate que la ville avait pris un charme plus grand pendant son absence.

Ce charme, elle l'appréciait en pénétrant dans la salle du restaurant élégant où se pressait une assistance choisie entourant les petites tables fleuries de roses, tandis que les modulations assourdies d'un orchestre viennois emplissaient l'atmosphère. Et elle éprouvait aussi une satisfaction d'amour-propre à voir les regards admiratifs qui la suivaient, à entendre chuchoter son nom à mesure qu'on la reconnaissait.

Car depuis quinze jours qu'elle était de retour en Angleterre, elle avait dépouillé la personnalité modeste de Kate Mason pour redevenir Clara Bird, l'artiste fêtée et admirée, si souvent applaudie par un public enthousiaste.

Le Canada était bien loin à présent et elle faisait tous ses efforts pour oublier cette région de neige, comme les événements qui s'y étaient déroulés.

Elle ne voulait plus se souvenir qu'il existât au monde un certain Robin Crest

qui, durant quelques jours, avait passé pour son futur époux. Cet homme, elle l'avait délibérément rejeté hors de son existence et elle était bien sûre qu'il n'y reparaîtrait jamais, même s'il essayait de la revoir, puisque Kate Mason avait disparu, cédant la place à Clara Bird.

Cela ne veut pas dire, cependant, que les souvenirs ne revinssent pas parfois l'assiéger, contre sa volonté, mais elle appliquait fermement toute cette volonté à refermer sur eux la porte qui cherchait à s'entr'ouvrir.

Quoi qu'elle fît, pourtant, la dernière scène qui s'était passée entre elle et Robin dans la serre restait singulièrement présente à sa pensée . . .

— Vous êtes fatiguée, sans doute ?... avait-il murmuré.

Elle s'était retournée vers lui, tandis qu'il s'approchait.

— Mais non, avait-elle protesté, pourquoi serais-je donc fatiguée ?

— Eh bien ! mais, tout ce monde .. toutes ces félicitations qu'il vous a fallu subir . . . L'émotion . . .

Elle s'était raidie à cette allusion trop précise.

— Il ne saurait y avoir d'émotion pour une chose inexistante, avait-elle répliqué sèchement.

Et lui, se penchant un peu contre le dossier du canapé d'osier où elle était assise :

— Kate, ne pourrions-nous oublier ce qui est passé ? . . . Ne pourrions-nous...

Il s'était interrompu, sa voix avait fléchi . . .

Il la contemplait, plus jolie que jamais dans la clarté atténuée de la serre, presque irréelle sous l'ombre verte des hautes palmes. Elle ne répondait rien et, dans le demi-jour, il ne pouvait distinguer l'expression de son visage.

— . . . Si nos fiançailles ne sont qu'une simulation, elles peuvent pourtant devenir une réalité . . . Voyez, ici déjà on nous considère comme engagés . . . personne dans cette société si collet-monté ne songe maintenant à s'offusquer de notre tête-à-tête . . . Et moi, je me souviens de notre tête-à-tête précédent, de la nuit que vous avez passée sous mon toit . . . C'est moi, qui, alors ai voulu jouer avec le feu . . . c'est moi qui, à mon tour, suis pris au piège.

Encouragé par le silence que gardait la jeune fille, il s'était laissé glisser auprès d'elle, ses bras étaient prêts à la serrer contre lui, ses lèvres se tendaient vers elle.

— Kate . . . mafiancée . . .

Elle avait tressailli . . . Leurs yeux s'étaient rencontrés.

Et si un instant une émotion fugitive avait effleuré celle à qui s'adressaient ces paroles, une soudaine révolte lui était alors venue au rappel de celles que lui avait fait entendre la même voix — alors railleuse et implacable — au cours de la cruelle nuit où elle était réellement « prise au piège ». En rencontrant les yeux d'acier fixés sur les siens, elle frissonnait, se souvenant de leur regard lorsque, fustigeant son orgueil, Robin avait dit : « Je veux vous donner la leçon que vous avez méritée . . . »

Et, avant que les bras de l'homme se fussent refermés sur elle, avant que ses lèvres eussent touché les siennes, elle s'était rejetée en arrière violemment.

— Ne me touchez pas ! . . . Je ne suis pas, je ne veux pas être votre fiancée !

Il avait reculé sous l'apostrophe, comme si un coup l'eût atteint en plein visage. Ses traits s'étaient durcis, une ride profonde avait barré son front.

— C'est bien, j'ai compris, avait-il répondu, retrouvant sa façon coupante de parler. Vous exprimez assez nettement vos sentiments pour ne laisser place à aucune ambiguïté.

— Vous m'avez forcée à être explicite, je l'ai été.

— Et vous n'aurez pas à y revenir, soyez-en sûre.

Tout cela était loin à présent et s'adressait à Kate. Clara Bird n'avait aucune raison de s'en préoccuper . . .

Reprise par l'ambiance de la grande ville, son souci actuel était de trouver un engagement intéressant dans un théâtre, de créer un rôle qui, de nouveau, la mît en valeur; en un mot, de reprendre sa carrière artistique.

C'était dans ce but qu'elle avait accepté ce soir l'invitation à dîner de Douglas Herbert.

Plus d'une fois déjà ce financier, qui avait de gros intérêts dans plusieurs théâtres de la ville, lui avait été fort utile, ayant des premiers, à ses débuts, apprécié son talent et elle devait certainement en grande partie sa réussite à l'influence de ce personnage important dont les directeurs, comme les auteurs, ne négligeaient jamais les avis.

Dans l'après-midi, en l'invitant par téléphone, il lui avait laissé entendre qu'il avait en vue pour elle, dans une prochaine pièce, un rôle qui pourrait être un véritable triomphe.

Ce ne fut pourtant qu'à la fin du repas et en lui offrant des cigarettes qu'il aborda ce sujet auprès de son invitée.

— Quels sont vos projets en ce moment, ma chère Clara ? lui demanda-t-il.

— Je n'en ai aucun de précis, répliqua-t-elle nettement. Mais je voudrais trouver un engagement. Si possible, j'aimerais jouer à Londres. Seulement, je ne sais pas s'il est question de nouvelles pièces, et de quels auteurs.

— Il y en aura prochainement une très importante au *Palace*, ma chère amie. L'auteur est Nigel Chrisler et Andrew est en train de la monter.

— Nigel Chrisler ! s'exclama-t-elle les yeux brillants en entendant le nom très connu de cet auteur dramatique qui passait pour n'avoir jusqu'ici rencontré que des succès. Oh ! de quoi s'agit-il ? Croyez-vous qu'il y aurait un rôle pour moi ?

— C'est certainement la meilleure pièce qu'il ait écrite. Elle s'appelle *Fourberie* et le rôle principal ne pourrait être aussi bien interprété par nulle

autre que par vous. D'ailleurs, j'ai déjà parlé de vous à Andrew et il est très désireux de vous voir le plus tôt possible.

— Vous croyez vraiment qu'il me donnerait le rôle ?

— J'en suis persuadé . . . si toutefois cela convient à son auteur. Alors, j'ai organisé chez moi, pour jeudi prochain, un déjeuner que je vous prierai de bien vouloir présider. Vous ferez leur connaissance et tout s'arrangera facilement.

— Oh ! vous ne sauriez croire à quel point ce que vous me dites me fait plaisir ! Il me tarde tellement de reprendre ma vie théâtrale ! . . .

Douglas Herbert considéra longuement son invitée d'un regard vaguement interrogateur. Elle lui semblait un peu changée depuis qu'il ne l'avait vue : à la fois pensive et fébrile. Une ombre légère sous les yeux, au coin de la bouche un pli que n'effaçait même pas son sourire, lui donnaient un air de mélancolie qui certes, ne nuisait point à sa beauté, la rendait peut-être plus séduisante, mais paraissait résulter d'une cause inconnue de lui.

— Avez-vous passé des vacances agréables au Canada ? demanda-t-il.

— Certainement, répliqua-t-elle en rougissant un tant soit peu.

Comme elle n'ajoutait rien à ces mots, il jugea plus adroit de ne pas insister.

— Je vous prédis un triomphe dans *Fourberie,* dit-il. Et je serai fier d'être pour quelque chose dans le succès de votre carrière d'artiste.

Kate lui tendit la main à travers la table.

— Vous y serez même pour beaucoup, assura-t-elle vivement. Jamais je n'aurais réussi sans vous, je m'en rends bien compte, et mon plus grand désir est d'avoir l'occasion de vous prouver ma reconnaissance.

Le visage brun du financier s'éclaira d'un mince sourire dont l'expression singulière la frappa.

Posant sa main sur la sienne, il la tint un moment serrée.

— Peut-être l'aurez-vous un jour, fit-il d'une voix basse et profonde. Pour le moment, tout ce que je vous demande, c'est de me laisser vous aider afin d'assurer votre bonheur.

Sans trop savoir pourquoi, la jeune fille éprouva un certain malaise et elle retira aussi doucement que possible sa main. Pour la première fois, à travers la bonhomie de Douglas Herbert qu'elle connaissait pourtant depuis longtemps, elle percevait une note différente de ce qu'elle avait jusqu'ici eu coutume d'y trouver. Elle l'avait toujours considéré comme un ami respectable et déjà âgé... Tout à coup, elle avait l'impression que ce n'était pas seulement l'artiste qu'il admirait en elle, mais aussi la femme.

Et, en même temps, elle se rendait soudain compte qu'il n'était pas si vieux que ça, après tout . . . Il devait à peine avoir dépassé la quarantaine. Ce qui le vieillissait, c'était son air sûr de lui, parfois même arrogant, et son allure dominatrice. Mais, si ses cheveux grisonnaient, si sur son visage des rides se creusaient, il y avait une flamme ardente dans ses yeux sombres. Kate fut un peu gênée à cette découverte . . . Elle arriva donc chez lui le jeudi suivant, décidée à se montrer très circonspcete.

Les autres invités n'étaient pas encore là, le maître de maison lui fit voir la table décorée de superbes roses qu'il savait être ses fleurs préférées. Dans le hall où, derrière un petit bar bien agencé, un domestique préparait des cocktails, il y avait encore de grandes gerbes des mêmes roses dont il la pria d'épingler deux des plus belles à son corsage.

Ce fut Andrew, le directeur du *Palace,* qui arriva ensuite. Les présentations faites, les pourparlers commencèrent de suite au sujet d'un engagement de Clara Bird et les deux parties furent rapidement d'accord. Restait à obtenir l'agrément de l'auteur.

Celui-ci se faisait attendre et sa future interprète se sentait on ne peut plus anxieuse. Depuis deux ans environ, Chrisler s'était classé au premier rang des auteurs dramatiques. Kate qui, sans le connaître personnellement, avait pour ses œuvres une grande admiration, désirait depuis longtemps jouer un rôle dans l'une d'elles, mais n'avait jamais réussi à le rencontrer et elle savait combien la chose était difficile, car il ne fréquentait guère la société et refusait les invitations mondaines.

— C'est un original, déclara Charles Andrew. Pour écrire, il va parfois s'enterrer deux ou trois mois dans un endroit désert, et, quand il a pondu une pièce en trois actes, il semble se désintéresser de son succès. Pas réclamiste pour un sou, ce qui ne l'empêche pas de gagner beaucoup d'argent. Plus d'une maîtresse de maison a fait des pieds et des mains pour qu'il daigne accepter ses invitations, mais il les fuit comme la peste. J'ai bien peur qu'il ne nous fasse faux bond aujourd'hui malgré sa promesse.

Cette crainte sembla devoir se réaliser, car le déjeuner fut annoncé sans que l'on eût vu paraître le troisième invité. Mais au moment où l'on se décidait à passer dans la salle à manger, un coup de sonnette se fit entendre et le valet annonça :

— Mr. Nigel Chrisler.

Un homme de haute taille devant lequel le domestique s'effaça franchit le seuil et s'avança dans la pièce d'une allure dégagée. Douglas Herbert s'était avancé avec empressement au devant de lui pour l'accueillir.

— Je suis désolé de m'être fait attendre, dit-il. Mon taxi m'a laissé en panne et, n'ayant pu en trouver un autre, j'ai dû achever mon chemin à pied.

Kate n'apercevait pas le visage du nouveau venu que lui masquait leur hôte, mais elle tressaillit au timbre de la voix qui venait de prononcer ces mots. Cette voix lui était familière, elle était sûre

de l'avoir entendue déjà, froide, dure et cinglante, comme aussi par la suite, émue et vibrante de passion . . .

Ses yeux devinrent fixes et, comme Douglas Herbert s'écartait, elle se mordit les lèvres pour ne pas pousser un cri en reconnaissant le visage ainsi qu'elle avait reconnu la voix.

Un visage énergique aux yeux profonds couleur d'acier, celui de l'homme qui tout là-bas, au Canada, avait passé pour être son fiancé, Robin Crest, le « Sauvage » ! . . .

•

Il ne parut pas éprouver un choc semblable à celui qu'il avait causé. Ses yeux gris se posèrent sur la jeune fille sans exprimer autre chose qu'un froid intérêt tandis que Douglas Herbert les présentait à l'autre.

— Clara, disait celui-ci, permettez-moi de vous présenter notre grand auteur, Nigel Chrisler . . . Chrisler, voici Clara Bird que vous connaissez certainement de nom et dont il vous a été parlé pour jouer le rôle de Viviane dans votre pièce.

— Mes hommages, miss Bird, répondit avec calme le retardataire. Je vous connais naturellement de réputation et suis heureux d'avoir enfin occasion de vous rencontrer.

Rien d'autre que la plus banale et la plus indifférente politesse.

Elle balbutia quelques mots à peine distincts.

VI

Etait-ce possible ! . . . Robin Crest et Nigel Chrisler ne faisaient qu'un ! . . .

Tout le temps que dura le déjeuner, Kate eut l'impression que tout tournait dans sa tête.

Autour d'elle on s'occupait de la pièce de Chrisler.

— Nous pourrons commencer à répéter la semaine prochaine, si cela vous convient, mon cher maître . . . — c'était Andrew qui parlait en revenant au salon — je n'attendais que d'être fixé sur le rôle de Viviane, et je pense que c'est chose entendue à présent.

— Miss Bird accepte-t-elle de le jouer ?

Il s'adressait à elle sans manifester d'autre intérêt que celui d'auteur à interprète.

— Je lui ai fait une offre provision, répliqua le directeur. Il ne manque au contrat que votre approbation. Quant à moi, je ne pense pas que nous puissions trouver mieux. Votre personnage incarne une créature assez complexe. A la fois insensible et passionnée, intensément féminine et assez belle pour attirer à elle tous les hommes et leur faire perdre la tête sans jamais s'émouvoir...

— Parfaitement. Le type même d'une vamp . . . Une beauté sans âme. Je suis entièrement d'accord avec vous, mon cher Andrew, Miss Bird jouera admirablement ce rôle.

Un flot de sang monta au visage de celle qui, entendant ce jugement, en percevait la dure raillerie. N'était-ce une faon détournée de lui faire savoir ce qu'il pensait d'elle ?

— Ma chère Clara, ne voulez-vous pas fumer ? J'ai acheté ces cigarettes à votre intention, ce sont celles que vous préférez.

Douglas Herbert se penchait vers elle.

— C'est fort aimable à vous, mon ami, murmura-t-elle, mais je vous prie de m'excuser, je ne fumerai pas aujourd'hui, car il va me falloir vous quitter. J'ai un rendez-vous à trois heures.

— Je vais aussi être obligé de partir, dit Andrew. J'ai à voir Stewart au sujet de nos répétitions. Et vous n'avez pas oublié, j'espère, monsieur Herbert, que vous avez promis de m'accompagner ?

— Ah ! c'est vrai. Voilà qui va me priver du plaisir de reconduire miss Bird. Mais, mon cher maître, peut-être ne serez-vous pas particulièrement pressé et pourrez-vous la mettre à sa porte à ma place ?

— Avec le plus grand plaisir, répondit l'auteur.

L'imperceptible hésitation qui avait précédé sa réponse n'avait point échappé à Kate.

VI

Lorsque le taxi s'arrêta devant sa porte, la jeune fille insista pour que celui qui l'avait escortée jusque-là entrât un moment chez elle.

Pendant la course, qui n'avait pas été longue, ils n'avaient échangé dans la voiture que des paroles banales au sujet du théâtre et de la pièce qui devait s'y jouer.

L'appartement de l'actrice était situé au second étage d'une maison de grand luxe très moderne. Et la pièce dans laquelle ils pénétrèrent était elle aussi extrêmement luxueuse, à la fois salon et studio. Boiseries grises soulignés d'argent, tentures de riche brocatelle mauve, meubles de style, tableaux de prix, tapis d'Orient aux tons chauds . . . Et par là-dessus l'éclat éblouissant de merveilleuses fleurs en gerbes et en corbeilles.

C'était ce décor qui, sur le conseil d'Herbert, avait servi de fond à plus d'une photographie de l'artiste : « Clara Bird dans son délicieux home de Londres. » « Une de nos grandes vedettes dans son magnifique appartement de Mayfair », etc. Photos publiées dans les magazines du monde élégant.

A la vérité, lorsqu'elle était seule, Kate préférait se tenir à l'autre bout de l'appartement dans des pièces beaucoup plus simples et qu'elle trouvait plus confortables. Mais celles-là n'étaient point connues du public.

Aujourd'hui, jetant un regard autour d'elle, tout ce luxe excessif lui semblait presque ridicule. Peut-être cela venait-il de ce que le souvenir d'un autre living-room s'était soudain levé devant elle. Celui d'une hutte du Canada, d'aspect beaucoup plus primitif, où se dressait un homme au visage sévère et une jeune fille qui le défiait du regard.

Le contraste frappait-il son compagnon comme il la frappait ? Elle se le demandait et il lui sembla discerner une vague moquerie dans sa voix lorsqu'il interrogea :

— Vous avez quelque chose à me dire, mademoiselle ?

Cette question formulée posément eut le don de l'exaspérer.

— Cela ne doit pas vous étonner, répliqua-t-elle. J'ai besoin de savoir quelle attitude vous comptez adopter à mon égard.

— Veuillez m'excuser si je ne comprends pas très bien, miss Bird . . . commença-t-il.

Elle l'interrompit :

— Ne m'appelez pas ainsi ! . . . J'ai assez de cette stupide comédie que nous jouons ! . . .

Et, venant plus près de lui, les yeux pleins de colère :

— Parlons franc maintenant. Je pense que vous êtes furieux contre moi . . . que vous me méprisez . . . Eh bien, je tiens à vous dire que cela m'est tout à fait indifférent.

L'homme ne parut pas le moins du monde ému par cet éclat. Son regard n'exprima rien d'autre que la surprise et ses lèvres esquissèrent un sourire.

— Je vous en prie, ne vous affolez pas ainsi, dit-il. Il n'y a vraiment pas lieu, et je crois que vous faites en ce moment une singulière erreur.

— Je fais erreur ? . . . En quoi ?

— En me prenant pour quelqu'un que vous connaissez.

— Vraiment ? . . . Ainsi, vous êtes décidé à continuer la comédie ? . . . Même vis-à-vis de moi, vous entendez prétendre n'être pas celui à qui j'ai été fiancée au Canada ?

Pour la première fois depuis qu'il était entré chez Douglas Herbert, un doute commençait à se glisser dans l'esprit de Kate sur l'identité de Nigel Chrisler.

Etait-il, ou n'était-il pas Robin Crest ?

— Je ne suis cependant pas aveugle... murmura-t-elle en le regardant.

Et, d'une voix un peu plus hésitante :

— Ce n'est pas possible . . . Une pareille ressemblance ne saurait exister.

Il ne souriait plus et demanda gravement :

— Puis-je connaître le nom de celui à qui je ressemble ainsi ?

— Robin Crest, répondit-elle presque inconsciemment.

— Et si j'ai bien compris, cet homme est votre fiancé ? . . . Vous l'aimez ?

Se sentant rougir et incapable de l'empêcher, quel qu'en fût son désir, la jeune fille répliqua avec une sorte de fureur :

— Ah ! mais non, je ne l'aime pas ! . . . Je le déteste au contraire ! . . . Et je ne veux jamais le revoir !

— Dans ce cas, vous devriez être contente d'avoir fait erreur en ce qui me concerne, il me semble, remarqua-t-il doucement.

Et prenant son chapeau :

— Il ne me reste maintenant qu'à me retirer . . .

Il allait vers la porte, son visage était indéchiffrable et sa voix avait repris toute sa dureté quand il ajouta au moment de sortir.

— Je vous conseille d'oublier au plus tôt cette regrettable erreur. Mes hommages, miss Bird.

— Que faut-il penser ? . . . murmura Kate demeurée seule.

•

Que fallait-il penser ? . . . Elle devait se le demander encore plus d'une fois, torturée vraiment par le doute et plus préoccupée désormais par cette énigme que par le souci du rôle qu'elle avait à interpréter au théâtre . . .

Car les répétitions de *Fourberie* avaient commencé. Au cours de ces répétitions, tout en écoutant les indications de son directeur, Charles Andrew, ou du metteur en scène, il lui arrivait souvent de sentir deux paires d'yeux fixés sur elle des profondeurs de la salle vide. Les yeux affectueux, toujours admiratifs de Douglas Herbert, et ceux beaucoup moins indulgents, disposés même à la critiquer froidement, de Nigel Chrisler.

La présence de ce dernier aux répétitions la mettait dans un état d'irritation qui, la rendant gauche, lui enlevait ses moyens habituels. Cela en vint même au point qu'elle fut parfois tentée de rendre le rôle. Seule, la crainte de causer un désappointement à Herbert la retint.

Il s'était montré si bon pour elle ! . . . Du moins fallait-il bien justifier la confiance qu'il avait eue en son talent. Et, comme s'il eût compris que quelque chose n'allait pas, il était plus aimbale que jamais, ne cessant de l'encourager, ce dont elle lui était de tout cœur reconnaissante en comparant sa conduite à la manière dont l'autre se comportait envers elle.

Etait-ce de l'antipathie qu'éprouvait pour elle l'auteur dramatique ? Elle le pensait par moments, et, à d'autres moments, elle se demandait si l'éloignement qu'il lui lui témoignait n'était pas surtout destinée à masquer sa véritable personnalité . . . S'il n'était pas Robin Crest, en un mot . . . Mais rien ne pouvait élucider ce doute.

Le dimanche venu, Douglas Herbert ayant invité toute la troupe du Palace à passer la journée à sa maison au bord de la Tamise, on s'y rendit dans plusieurs autos pour le déjeuner qui, vu le temps superbe, fut servi sur les pelouses au bord du fleuve. Ensuite, tous se dispersèrent et choisirent parmi les embarcations mises à leur disposition pour leur permettre de passer sur l'eau un agréable après-midi de paresseuse indolence.

Kate fut très étonnée de voir que Nigel Chrisler était de la partie, car elle avait été persuadée qu'il refuserait de venir, et elle n'aurait su dire si cette présence la contrariait ou lui était agréable.

En tout cas, l'écrivain ne changea en rien sa manière d'être envers elle. Ainsi qu'aux répétitions, il affecta de l'ignorer complètement et s'occupa avec empressement de la jeune personne qui jouait dans *Fourberie* le second rôle féminin : celui d'une ingénue dont la peu scrupuleuse Viviane détruisait presque complètement le bonheur.

C'était une jolie blonde au teint de lis et de rose, mais assez insignifiante . . . du moins à l'avis de Kate, avis que ne parut pas partager Chrisler, car il se tint constamment à ses côtés et, sitôt le déjeuner terminé, l'emmena vers un canoë.

En les regardant s'éloigner, Kate s'étonnait de se sentir irritée. Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire, puisque, en admettant même que cet homme fût Robin Crest, il ne lui était rien ? . . .

— Venez, ma chère, j'ai un plat-bord et une corbeille de goûter, dit auprès d'elle une voix connue. Je connais au bord de l'eau un recoin charmant que les autres ne découvriront sûrement pas. Nous y serons bien tranquilles et y oublierons un moment nos soucis.

Douglas Herbert parlait sur un ton léger qui affectait l'indifférence, mais ses yeux n'étaient pas du tout indifférents en se fixant sur la fine silhouette de la jeune fille, véritablement ravissante dans sa fraîche robe d'organdi rose. Elle s'en rendit compte et, un peu ennuyée, s'apprêtait à bégayer une excuse, lorsqu'elle fut tirée de peine par l'intervention de Charles Andrew.

— Je vous demande de vouloir bien remettre un moment votre promenade, dit le directeur, car je voudrais avoir un bout de conversation avec vous, et je dois être rentré à Londres avant six heures. Miss Bird, j'espère, voudra bien vous excuser.

Kate s'efforça de ne pas trop montrer sa satisfaction en donnant son assentiment. Dès qu'elle se trouva seule, elle sauta dans une barque et se mit à godiller en suivant le courant, bien décidée à ne pas se laisser retrouver par Herbert de tout l'après-midi. Elle était d'ailleurs non moins désireuse d'éviter tous les autres, surtout Nigel Chrisler et la petite Doris Arnull.

Tout en se laissant aller à ses pensées, elle pagayait ferme. Ainsi, dans un repli du fleuve, elle arriva jusqu'à un minuscule îlot boisé dans la vue la séduisit de suite et elle se rendit compte alors qu'elle était fatiguée, qu'elle avait très chaud, ses bras n'étant point accoutumés à un aussi rude exercice. L'îlot l'attirait par son aspect de fraîcheur: elle y aborda donc, et, tirant sa barque sur la rive, alla se reposer sous les arbres.

Etendue sur l'herbe, elle s'assoupit très vite et ce ne fut qu'en s'éveillant, près de deux heures plus tard, qu'elle se souvint, en allant rechercher son bateau, que la Tamise, comme la mer, est

AVIS IMPORTANT

A nos lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes, nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

Nos trois magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM appartiennent à la famille Poirier, de Montréal, depuis 50 ans.

Quant à LA REVUE POPULAIRE, elle existe depuis 32 ans déjà et LE FILM depuis 20 ans.

soumise aux mouvements de la marée. Or, pendant son sommeil, le flux ayant monté, les flots avaient emporté son esquif.

Ainsi, jusqu'à ce que quelqu'un vint à son secours, elle se trouvait prisonnière dans l'île!

L'aventure n'était pas terrible. Elle attendit patiemment d'abord, un peu moins patiemment ensuite, car aucune embarcation ne se montrait.

Ce fut seulement à l'heure où le soleil prêt à se coucher sembla allumer un incendie dans les eaux du fleuve, qu'elle aperçut au loin un canoë dans lequel se trouvait un seul occupant, et elle s'empressa de le héler et de faire des signaux pour attirer son attention.

Mais elle eut presque le regret d'avoir appelé, lorsque le rameur, ayant fait tourner son bateau, se rapprocha d'elle, parce que, en ce rameur elle reconnut Nigel Chrisler.

VII

IL ÉTAIT DONC dit que Kate ne pourrait éviter la rencontre!...

Bien qu'un peu embarrassée, elle en prit pourtant son parti et se dit que l'occasion lui permettrait d'éclairer une bonne fois ses doutes. Elle ne l'avait pas cherchée, mais puisqu'elle se présentait...

L'accueil de l'écrivain avait été bref, et, comme toujours, peu engageant. Tant pis!...

— Aimez-vous le Canada?... demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Elle éprouva une certaine satisfaction en constatant qu'elle avait réussi à le surprendre par cette question imprévue. Soulevant ses sourcils, il se tourna vers elle.

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Vous ne niez pas y avoir été?... fit-elle vivement.

— Pourquoi le nierais-je?... Il est évident que je connais cette région, puisque plusieurs scènes de *Fourberie* s'y passent — en fait tout le second acte. — J'ai toujours aimé aller me documenter sur place.

— C'est au Canada que vous avez écrit votre pièce?

— En partie. Je l'ai commencée et terminée à Londres.

— Comme je vous l'ai dit, j'ai moi aussi été au Canada.

— Vraiment?...

Il n'y avait rien de plus qu'un intérêt poli dans sa voix. Néanmoins, Kate poursuivit sans le quitter des yeux :

— J'ai le désir d'y retourner, dans l'espoir d'y retrouver quelque chose que j'y ai perdu et dont je ne réalisais pas la valeur. Vous imaginez-vous ce que cela peut bien être?

Elle lançait ces mots sans bien se rendre compte de ce qui l'y poussait, ni de la raison qui faisait battre son cœur plus vite.

Chrisler se pencha davantage sur ses avirons.

— Je n'ai jamais été capable de résoudre les énigmes, riposta-t-il. Mais j'espère sincèrement que vous retrouverez ce à quoi vous tenez tant.

La réponse était faite sur un ton qui semblait devoir clore là l'entretien. Kate soupira.

— Auriez-vous une cigarette? demanda-t-elle.

Il lâcha un instant les rames pour sortir son étui à cigarettes de sa poche et quelque chose d'autre, sortant avec l'étui, tomba à ses pieds... un carré de linon bleu chiffonné, au coin duquel un « K » était brodé...

C'était le mouchoir qu'elle avait dans son sac le jour où elle s'en était allée frapper à une hutte des bois dans le but de gagner un malencontreux pari...

Ses doutes, maintenant, étaient dissipés.

Elle se pencha pour ramasser ce chiffon révélateur. Pas assez vite. Ses doigts frôlèrent ceux de son compagnon qui sans se démonter, remit le mouchoir dans sa poche et lui tendit gravement son étui à cigarettes ouvert.

— Où avez-vous trouvé ce mouchoir? demanda-t-elle.

S'il éprouvait la moindre émotion, son visage n'en laissa rien paraître et le fait qu'il devenait inutile de nier plus longtemps sa personnalité ne semble pas le gêner outre mesure.

— Je le garde comme souvenir, dit-il. Il me rappelle une chose que je ne risque pas d'oublier, c'est qu'une femme peut être belle et n'avoir ni cœur, ni âme.

Kate pressa ses deux mains contre sa poitrine, parce qu'il lui semblait que Chrisler devait entendre le bruit fait par les battements précipités de son cœur.

— Comment pouvez-vous savoir cela à coup sûr?... dit-elle à voix presque basse.

Il y eut entre eux une courte pause avant qu'il répondit :

— Cela n'est pas très difficile à comprendre. Pour celle à qui je pense, je n'étais pas un auteur connu lorsqu'elle m'a rencontré, mais un pauvre homme, et elle ne s'est pas gênée pour me montrer le fond de sa pensée, c'est-à-dire sa décision bien arrêtée de ne pas partager ma pauvreté. En admettant qu'elle eût changé d'avis après avoir appris que je gagne pas mal d'argent, je ne pourrais guère m'illusionner sur le motif qui l'y aurait poussée et qui ne serait certes pas désintéressé.

Kate se sentit affreusement blessée par cette froide constatation qu'il lui était difficile de réfuter. Pourtant, tout en se disant que cet homme était décidément odieux, elle sentait au fond d'elle-même un désir intense de se justifier à ses yeux, sentiment mêlé d'une émotion qu'elle eût été incapable de définir.

Il continua sur le même ton indifférent :

— Elle serait d'ailleurs, dans ce cas, bien déçue, car tout ce que m'ont rap-

porté jusqu'ici les pièces que j'ai fait représenter a servi uniquement à payer les dettes de mon frère. Je suis sans fortune et j'ai grand besoin que le succès de *Fourberie* vienne me remettre à flots.

— Eh quoi ! s'écria-t-elle, vous vous êtes dépouillé pour votre frère ! . . . Que lui est-il donc arrivé ?

Il haussa les épaules.

— Le malheur qui frappe le plus communément les hommes ! répliqua-t-il. Mon frère ne me ressemble guère, c'est un faible et il a rencontré une charmante femme qui l'a ruiné.

— Vous ne paraissez pas avoir très bonne opinion des femmes, remarqua Kate.

— A vrai dire, je pense surtout fort peu à elles.

A ce moment, on arrivait au débarcadère et, aussitôt qu'ils eurent accosté, Douglas Herbert se précipita vers eux.

— Où étiez-vous donc ? s'exclama-t-il. On allait se mettre à table et Doris m'avait dit que vous étiez parti seul dans un canoë, Chrisler.

Il jetait un regard souponneux à l'auteur. Celui-ci demeura imperturbable.

— C'est exact, riposta-t-il. Mais j'ai trouvé miss Bird échouée dans une île et je l'ai délivrée. Aussi, après cet exploit, je me sens affamé comme un véritable chasseur.

Après le souper, on dansa sur les pelouses avec accompagnement de gramophone, ou du moins tout le monde dansa, sauf Nigel qui resta assis à côté de Doris Arnull sous les arbres, fumant et causant avec elle.

Kate les regardait de loin, agacée de cette assiduité. Elle ne put refuser une danse que lui demanda Douglas Herbert qui, après quelques instants, l'attira sous la pergola, un peu à l'écart des autres danseurs, où il lui dit tout à coup :

— Clara, cela ne peut pas durer plus longtemps. Je me sens devenir fou.

Elle le regarda, étonnée.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle.

— Oh ! vous devez bien le savoir ! . . . J'avais décidé de ne pas parler avant la première de notre pièce, mais aujourd'hui mon impatience est telle qu'il m'est impossible d'attendre jusque-là. Je ne puis supporter de voir un autre homme lever les yeux sur vous . . . et quand j'ai cru, cet après-midi, que vous aviez volontairement suivi Nigel Chrisler, j'ai pensé en perdre la tête. Ce garçon-là est tellement le type de l'homme qui plaît aux femmes . . . sans doute parce qu'il affecte envers elles l'indifférence.

— Ne dites donc pas de sottises, coupa sèchement la jeune fille. Me prenez-vous pour une tête de linotte ?

— Pardonnez-moi. Je sais que j'ai eu tort. Mais comprenez-moi, Clara, je vous aime follement ! . . . Pourquoi attendre plus longtemps pour nous marier ?

— Nous marier ? . . . fit-elle, soudain glacée.

— Bien sûr. Il y a longtemps que vous devez avoir compris mes sentiments à votre égard, je suppose. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour vous; et si j'ai financé le théâtre du *Palace* pour qu'Andrew y monte *Fourberie*, c'est uniquement, vous vous en doutez bien, afin de vous procurer un nouveau triomphe. Mais, enfin, je ne puis tout de même pas attendre éternellement ma récompense.

Kate était silencieuse. Ce qu'elle venait d'entendre la bouleversait. Non que certains indices ne l'y eussent pas préparée ces derniers temps. Seulement, à présent que la question se posait catégoriquement, c'était tout autre chose.

Pas un instant, elle n'admettait la possibilité d'épouser Herbert. En conséquence, l'honnêteté eût exigé qu'elle le lui fît savoir. Mais en agissant ainsi n'allait-elle pas faire un tort irréparable à un autre, à celui qui attendait tout du succès de sa pièce ?

En elle, le combat fut court et décisif. Toute considération écartée, le succès de *Fourberie* devait être assuré avant tout. Ensuite, elle verrait ce qui lui resterait à faire.

Il fallait donc gagner du temps.

Elle répondit, rougissant de son manque de franchise :

— Herbert, en ce moment, il m'est impossible de penser à autre chose qu'à mon rôle. Je vous demande de patienter jusqu'à ce que la pièce soit mise sur pied.

Le financier se pencha sur elle, une ardente lueur dans ses yeux sombres.

— Je patienterai si vous me l'ordonnez, Clara, murmura-t-il sourdement. Seulement je ne veux pas rester dans l'incertitude. Je veux une promesse. Nous n'annoncerons pas nos fianailles, mais il faut que nous soyons fiancés ! Ainsi je serai plus tranquille. Acceptez-vous cela ?

Kate ferma à demi ses paupières pour répondre :

— Soit. Si vous voulez.

— Ma chérie ! ... ma chérie ! ...

Il la serrait dans ses bras avec un cri de triomphe. Et ce fut juste à ce moment que Robin Crest parut au bout de la pergola ...

Son visage était presque farouche, ses yeux aussi froids que l'acier. Il les vit et passa silencieusement.

VIII

Fourberie fut le plus grand succès de la saison théâtrale de Londres.

L'assistance choisie et brillante de la première représentation applaudit avec enthousiasme l'auteur et l'interprète. Et, dans l'ambiance créée par ces applaudissements, par les nombreux et chaleureux rappels, au milieu des fleurs qu'on lui jetait, Kate sentait son cœur bondir de joie.

Tout le temps qu'elle avait été en scène, elle avait eu conscience que Robin Crest — elle ne le nommait plus autrement lorsqu'elle pensait à lui — la suivait des yeux avec une expression qui n'était plus sa glaciale indifférence. L'excitation qui lui venait de ce regard l'avait fait se surpasser et jouer comme jamais elle n'avait joué auparavant.

Quand, pour la dernière fois, le rideau se baissa, elle eut l'espoir de le voir venir vers elle. Mais Douglas Herbert fut le premier à se précipiter.

— Vous avez été merveilleuse, ma chère Clara, lui dit-il très haut: Je ne puis dire combien je suis fier de vous ! Et maintenant venez vite souper. J'ai retenu une table au Carlton.

Nigel Chrisler qui s'approchait se détourna et Kate se vit dans l'obligation de prendre le bras que lui tendait le financier. Elle lui devait trop pour oser lui opposer un refus.

Mais que n'eût-elle donné pour qu'il ne manifestât point aussi bruyamment les droits qu'il croyait avoir sur elle ! ...

Maintenant, le souvenir de sa promesse pesait lourdement, cruellement sur sa conscience.

Au Carlton, elle mangea à peine. Remarquant sa fatigue, son compagnon se décida très vite à la ramener chez elle afin qu'elle pût se reposer. C'était surtout se trouver seule qu'elle désirait; aussi fut-elle assez contrariée en voyant que, non content de l'escorter, Douglas Herbert montait jusqu'à son appartement.

Allait-il donc exiger dès ce moment l'explication redoutée ?

Cela se fit beaucoup plus rapidement qu'elle ne l'avait prévu, parce que dès qu'ils eurent pénétré tans le salon mauve et argent, il la saisit dans ses bras et voulut l'embrasser. Ce geste malencontreux trancha d'un coup toutes les hésitations de la jeune artiste. Elle se débattit furieusement pour se libérer, disant avec colère :

— Ah ! non, je ne veux pas ! ...

Il relâcha son étreinte et, fronçant le sourcil :

— Que veut dire cela ? ... Pourquoi ne puis-je pas vous embrasser, je vous prie ?

— Parce que cela ne me plaît pas. Je ne vous en ai jamais donné le droit, riposta-t-elle.

— Même lorsque vous m'avez promis de m'épouser ? ... Avez-vous donc oublié que nous sommes fiancés, ma chère?

Il n'y avait plus à reculer.

— Herbert, il faut que je vous dise... écoutez-moi ... bégaya Kate désespérément. C'est une chose impossible.

— Parlez clairement ... Qu'est-ce qui est impossible ? interrompit-il avec impatience.

— Eh bien, notre mariage. Je ne vous aime pas ... du moins pas de cette façon ... Je ne vous aimerai jamais.

Il se mit à rire.

— Qu'importe ? ... Je vous aime, moi, et vous finirez bien par m'aimer.

— Non, je ne veux pas me marier sans amour et je ne vous épouserai jamais. C'est pourquoi je vous prie de me rendre ma parole.

— Et si je refusais ? ...

— Il en serait de même ...

Il y eut entre eux un long moment de silence. Car le visage de Kate exprimait une résolution bien arrêtée que comprit le financier. Il serra les poings et, au regard noir que jetèrent ses yeux, la jeune fille comprit qu'elle venait de se faire un ennemi mortel de cet homme qui l'avait crue sienne.

— Ah ! c'est ainsi ! ... prononça-t-il d'une voix rauque, à peine reconnaissable. Ah ! c'est ainsi ! ...

Il marcha vers la porte et, se tournant vers elle avait de sortir :

— Je suis heureux de savoir à quoi m'en tenir, lança-t-il. Permettez-moi de vous renouveler mes félicitations pour votre succès de ce soir ... avec le regret qu'il ne doive pas se répéter. Au revoir, ma chère.

Le claquement de la porte avait souligné la menace contenue dans les derniers mots prononcés par Douglas Herbert, menace dont Kate comprenait pleinement la signification.

Puisqu'elle refusait de l'épouser, il allait retirer l'appui financier grâce auquel *Fourberie* avait pu être joué au *Palace*. Et elle connaissait assez les questions théâtrales pour savoir que la présentation d'une nouvelle pièce nécessitait une énorme avance de fonds que seule une longue série de représentations pouvait couvrir et dépasser. Or, si brillant qu'eût été le succès de *Fourberie*, la pièce n'avait été jouée qu'une fois ...

Cette pensée la désespérait ... A cause d'elle, c'était la ruine des espoirs de

(Lire la suite page 45)



Cette grande production Warner raconte avec une vérité suffisante les amours étranges de la reine Elizabeth et du comte d'Essex, vainqueur des Espagnols à Cadix. Bette Davis est la reine, et Errol Flynn le malheureux guerrier. Ce film en couleurs est un des mieux réussis de 1939.

" The Private Lives of Elisabeth and Essex "



Michel Simon

Il est actuellement l'un des acteurs les plus populaires en France. Avec un autre Adonis, Fernandel, il est de la distribution de " Fric-Frac ". Dans " Cavalcade d'amour ", il a l'un de ses meilleurs rôles.

Concours



Le célèbre comique voit sa cote de popularité baisser un peu, parce qu'on lui fait trop jouer des rôles insipides. Comme il l'a prouvé dans " Angèle ", il peut émouvoir. Fernandel tourne actuellement dans " Vive la flotte " et dans " L'héritier des Mondésir ".

Fernandel

de beauté

Scénario

"J'étais une Aventurière"

Réalisation de RAYMOND BERNARD

DISTRIBUTION

Edwige Feuillère	*Véra Wronsky*
Marguerite Moreno	*Tante Emilie*
Mona Goya	*Une jeune femme*
Milly Mathis	*Une paysanne*
Jean Murat	*Pierre Glorin*
Jean Max	*Désormeaux*
Jean Tissier	*Paulo*
Félix Oudart	*Rutherford*

DANS cette soirée qu'on donnait à Londres, la jeune comtesse Véra Wronsky faisait sensation par sa beauté. Elle était charmante, en effet, et son animation lui ajoutait de la grâce. Elle parlait avec beaucoup de vie et, tandis qu'elle était entourée de ses invités, l'un d'eux fixait avec obstination un bijou finement ciselé qu'elle portait à son cou. C'était le professeur Paulo, un homme renommé par sa science, qui était un habitué de la maison.

— Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme cela ? dit la comtesse.

— Mais, fit le professeur, j'admire la beauté.

— J'avais l'impression que vous regardiez mon pendentif.

— Lui aussi, dit-il, car il est merveilleux.

— Hélas ! ce n'est pas un bijou de prix.

— On le croirait vraiment, fit le professeur.

— Non, ce n'est qu'une copie.

— C'est regrettable.

Parmi les invités qui fêtaient la belle comtesse, se trouvait un gros industriel nommé Rutherford.

Celui-ci, qui n'avait rien dit jusque-là, s'adressa à Véra.

— Je crois, moi, que ce bijou est vrai, dit Rutherford ; d'ailleurs, il est facile de se renseigner ; justement, j'aperçois un expert dans ce salon.

Et il désigna un homme en habit qui était invité à la soirée.

— Je suis, en effet, expert, dit-il.

— Eh bien ! fit Rutherford, que pensez-vous de ce bijou ?

L'homme l'examina.

— Il est magnifique.

— Est-il véritable ? demanda Rutherford.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, et je suis prêt à en donner cinq mille livres.

— J'achète votre bijou, comtesse.

— Mais je vous dis qu'il est faux.

— Tant pis, je l'achète trois cents, cinq cents, mille livres si vous voulez.

— Vous n'êtes pas dans votre état normal, mon cher, dit la comtesse ; demain vous aurez réfléchi.

Mais, le lendemain, Rutherford insista encore, et il finit par vaincre la résistance de Véra. Quand il fut en possession du bijou, il courut le porter à l'expert pour le lui revendre. Ce dernier regarda l'industriel et déclara :

— Ce bijou n'a aucune valeur.

— Mais, hier, vous disiez . . . bégaya Rutherford.

— Hier, il était vrai.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, il est faux, car ce n'est pas le même.

Ainsi le brave Rutherford avait été victime d'une escroquerie. La jolie comtesse était une aventurière. Cependant Véra Wronsky était bien comtesse et vraiment Russe. La révolution l'avait ruinée ; la misère lui ayant donné à choisir entre la galanterie et l'escroquerie, elle était devenue la complice d'un homme astucieux, plein d'imagination et de confiance en lui, qui s'appelait Désormeaux. Un troisième larron, le brave Paulo, pick-pocket invétéré, complétait le trio. Celui-ci, après avoir escroqué, à Vienne, un noble albanais, arriva sur la Côté d'Azur pour continuer ses exploits. Le charme de Véra fit bientôt son effet, et Désormeaux avait fait son choix parmi les soupirants que l'on pouvait plumer comme un pigean.

— Tu as vu Glorin, ce gros imbécile ? Celui-là, il faut l'avoir.

— Je ne crois pas que ce sera aussi facile que tu le penses, dit Véra.

Glorin n'était pas sans attrait pour elle. Et elle ne trouvait pas désagréable de flirter avec lui, mais elle se prit peu à peu à son jeu, et Dieu sait où ce jeu l'aurait conduite si Désormeaux n'avait veillé de très près.

— Dis donc, il ne s'agit pas de faire un béguin ; tu es la femme gênée par des pertes au baccara et tu confies à Glorin un bijou pour qu'il le vende ; ensuite, Paulo le dérobera à Glorin qui ne pourra qu'avouer l'avoir perdu à cause de toi.

— Et après?

— Après, il te remboursera de la valeur ; cela vaut cent mille francs au bas mot.

Le scénario était bien préparé, mais son exécution fut plus difficile. Ce soir-là, Paulo se montra particulièrement maladroit ; il ne récupéra pas le bijou et Glorin entra chez un bijoutier.

Lorsque Désormeaux apprit ce qui s'était passé, il entra dans une vive colère.

— Tant pis pour Glorin, dit-il, le bijou était faux cette fois, vraiment faux.

— C'est affreux ce que tu as fait, dit-elle.

— Tu t'intéresses donc à ce type-là ?

— Que t'importe ! Je vais vous quitter tous, vous me dégoûtez.

Glorin savait maintenant que Véra lui avait menti. Et Désormeaux pensa qu'il allait dénoncer la comtesse à la police.

— Tu feindras l'ignorance quand il te dira que le bijou est sans valeur ; tu auras été trompée, toi aussi, voilà tout.

— C'est bien, fit Véra fort anxieuse.

Mais, le lendemain, elle retrouva au golf Glorin, imperturbable, qui lui remit cent mille francs en lui disant qu'il avait vendu le bijou. Véra n'en croyait pas ses oreilles.

— C'est vraiment un gentleman, dit Désormeaux en partageant l'argent en trois parts. Et, maintenant, en route pour Budapest.

Mais, cette fois, Véra refusait de les suivre. Elle en avait assez. Elle ne jouait plus. Désormeaux haussa les épaules.

— On peut se passer de toi, dit-il, tu n'es pas irremplaçable.

Elle resta et avoua son amour à Glorin, qui lui rendit son collier.

— Je ne l'avais pas vendu, dit-il, je comptais bien le revoir à ton cou. C'est mon cadeau de fiançailles.

Ainsi, cet homme l'aimait et la croyait honnête. Une vie nouvelle s'ouvrait et l'amour unit les deux êtres. Un an a passé. La comtesse Wronsky est devenue Mme Glorin. Les deux époux mènent une vie saine et paisible dans leur maison de Normandie ; mais le passé se dresse un jour devant Véra. Désormeaux et Paulo, qui viennent de sortir de prison, se trouvent à Paris et la rencontrent. Véra, pour sauver son bonheur, vit ses anciens associés en cachette, menant une vie terriblement dangereuse. Elle croyait bien un jour s'être débarrassée de ses complices ; il n'en n'était rien. Alors elle dit la vérité à son mari. Celui-ci l'aimait trop pour ne pas pardonner. Enfin, la bande disparut, mais Paulo, avant de quitter le couple, subtilisa le portefeuille de Glorin, histoire de ne pas perdre la main. Véra restait avec son bonheur ; il lui avait coûté cher !

(Suite de la page 40)

l'auteur. Et cet auteur ,qu'il se nommât Nigel Chrisler ou Robin Crest, c'était l'homme qu'elle aimait, elle venait d'en avoir la révélation.

Elle n'hésita pas longtemps, mit un manteau sombre et un chapeau, descendit en hâte, appela un taxi et quelques minutes plus tard elle entrait dans le cabinet de travail où Robin lisait sous une lampe.

— Que venez-vous faire ici ? lui demanda-t-il, le front barré d'un pli profond.

— Je suis venue parce que j'ai quelque chose à vous dire, répliqua-t-elle doucement.

— Sans doute voulez-vous m'annoncer votre prochain mariage avec Douglas Herbert, miss Bird ?

S'il l'avait regardée, il aurait compris que ce n'était pas Clara Bird qui était devant lui, mais Kate Mason, une Kate aux joues rosées par l'émotion, aux grands yeux bleus pleins de douceur, à la bouche frémissante.

— C'est en effet au sujet de Douglas Herbert que je viens vous parler, dit-elle. Il arrive une chose terrible : votre pièce va quitter l'affiche.

Elle parlait de façon un peu incohérente et embarrassée qui le fit se tromper sur la raison pour laquelle allait sans doute cesser l'appui matériel du financier.

Il haussa dédaigneusement les épaules.

— Que vous importe ? dit-il amèrement. Cela ne peut plus vous faire de tort. Vous allez épouser un homme riche.

— Je ne vais épouser personne, rétorqua-t-elle. Et il est probable que je ne me marierai jamais.

Robin, cette fois, la regarda en face.

— Vous n'épousez pas Herbert ? demanda-t-il, la prenant brusquement aux épaules. Je croyais pourtant que vous l'aimiez, parce que . . .

— Je croirais plutôt que je le hais, coupa-t-elle, levant sur lui des yeux emplis de larmes. Ne pouvez-vous comprendre que je lui ai témoigné de l'amitié parce que je le croyais un ami désintéressé ? . . . Mais ce soir j'ai compris qu'il en était autrement. Si je suis désolée pour *Fourberie*, c'est à cause de vous. Pour moi, ça m'est bien égal. Je suis lasse du théâtre et j'y renoncerais joyeusement si j'avais ce que trouvent presque toutes les autres femmes et que, moi, j'ai perdu.

— Qu'est-ce donc ? interrogea-t-il d'une voix adoucie.

Elle avait abdiqué toute sa fierté et ne connaisait plus rien en dehors de la passion qui emplissait son cœur.

— Ne vous en doutez-vous pas ? répondit-elle. C'est l'amour, l'amour qui a triomphé de mon orgueil et de ma folie. Je quitterais volontiers tout au monde pour partager la vie de l'homme que j'aime.

— Kate ! . . . Est-ce donc possible ?... Est-ce vrai ? . . . Dites, ai-je bien compris ? Vous m'aimeriez ? . . . Vous m'aimeriez, moi qui vous adorais sans espoir ?

Il la serrait éperdument contre lui.

— Vous ne me l'avez jamais dit, murmura-t-elle.

— Parce que je pensais que vous me détestiez. Rappelez-vous . . . la serre . . . le soir où nous avons été fiancés . . . Alors, vous m'avez fui, et lorsque je vous ai retrouvée, j'ai cru que vous aimiez Herbert.

Kate riait doucement parmi ses larmes.

— Il n'y a qu'un seul être au monde que j'aime : vous ! Et, vous savez, ça m'est bien égal d'être pauvre. Nous aurons une toute petite maison, je ferai le ménage, et je serai heureuse de travailler pour vous.

A son tour, Robin se mit à rire.

— Mais, ma chérie, nous ne serons pas pauvres, nous serons même riches, avoua-t-il. Je puis même s'il le faut financer moi-même mes pièces. Si je vous ai raconté que j'étais sans argent, c'est parce que je croyais que pour vous l'argent passait avant tout . . . même avant l'amour. Il faut me pardonner de vous avoir si mal jugée.

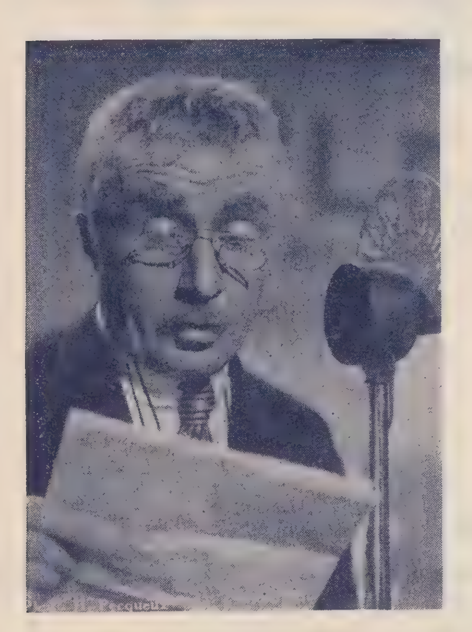
Elle resta un moment abasourdie à cette révélation. Puis un sourire heureux passa sur ses lèvres.

Il la contemplait tendrement.

— Est-il possible que vous soyez mienne ? . . . dit-il ardemment. Vous, la divine Clara Bird ? .

— Non, pas Clara Bird désormais, chuchota-t-elle, mais Kate, votre fiancée pour de bon, cette fois, et bientôt . . . votre femme.

M. TOUCAS-MASSILLON



Quelques scènes d'une excellente comédie :

La Famille Duraton



***(A gauche)* NOEL-NOEL, le principal interprète du film.**

***(A droite)* BLANCHETTE BRUNOY et ANDRE CERTES.**

(Rangée du bas, de gauche à droite)

JULES BERRY et JANE LOUZA.

Une nouvelle jeune première : JACQUELINE CODET.

NOEL-NOEL et ANNIE FRANCE.







Scénario

"Je Chante..."

Une réalisation de Christian Stengel — Chansons et musique de Charles Trenet

DISTRIBUTION

Charles Trenet	*Charles*
Félix Oudart	*Le Roy de la Barre*
Janine Darcey	*Denise*
Jean Tissier	*L'éditeur*
Nina Sinclair	*Nicolle*

Le comte Le Roy de la Barre fut bien mal inspiré le soir où il perdit au cercle tout l'argent nécessaire à l'administration du Collège féminin de Clairfontaine, dont il est directeur.

Le Roy de la Barre en vient à faire appel à un courtier, dont il a trouvé l'adresse dans les petites annonces de son journal. Ce dernier, bien entendu, se précipite au château. Il vient accompagné de Charles, le neveu de Le Roy de la Barre tenu à l'écart du château depuis quelque temps, car son oncle ne veut pas entendre parler du métier de compositeur dont il veut faire sa carrière. Charles profite de ce subterfuge pour pénétrer à nouveau dans le collège, surtout pour revoir Denise qu'il a connue au temps où, plus jeune, il avait encore la permission d'habiter le château.

Le Roy a fait astiquer, ratisser, préparer et mettre en valeur le collège et ses pensionnaires. Il a annoncé la visite d'un Inspecteur d'Académie et c'est alors, devant son oncle furieux, mais muet, que Charles et le courtier passent en revue le château, les jeunes fillles, les professeurs... Mais hélas, le château est plus qu'hypotéqué et le courtier ne peut rien faire pour Le Roy.

Charles a revu Denise et il est obsédé par la création d'une nouvelle chanson : une chanson de joie, de bonheur... et au moment où la situation s'embrouille encore davantage, au moment où les domestiques font la grève, où les fournisseurs encerclent le château, où les jeunes filles se révoltent et se préparent à quitter le collège, Charles se met au piano : il joue et, soudain, emportés par le mouvement de sa musique pleine de jeunesse, les fournisseurs oublient leurs factures, les jeunes filles abandonnent leurs valises et alors c'est une joyeuse farandole dans le parc...

Mais, si le niveau moral est remonté, la caisse est toujours vide et les domestiques décident de quitter le collège. Charles, généreux, pour les payer, leur fait don de sa chanson : ils iront la vendre à un éditeur.

Le Roy, devant le premier résultat obtenu par Charles, lui confie la sous-direction du collège et Charles, aidé par la sympathie que toutes les jeunes filles ont pour lui, décide, pour obvier à l'absence des domestiques, de créer des cours pratiques d'art ménager. La question entretien du château est dont réglée. Avec joie, saus sa direction, les héritières des plus grandes fortunes du monde entier se livrent aux travaux du ménage, au jardinage, à la traite des vaches... Mathilde, l'économe, y trouve aussi son compte, car Charles s'est empressé d'envoyer aux parents les notes des frais occasionnés par la création de ces nouveaux cours. Mais il n'a pas oublié la musique. Il donne des leçons à chacune et surtout à Denise ; chaque leçon est le prétexte d'entretiens amoureux. Mais Nicole est aussi amoureuse de Charles, et jalouse de Denise. Elle fait si bien que, par surprise, au cours d'une leçon que lui donne Charles, elle l'embrasse et s'arrange pour que Denise les surprenne.

Déception amoureuse, ennuis pécuniers puisque sa tante n'a pas encore payé sa pension. Denise désespérée décide de quitter le collège. Elle s'en confie à Clarita, sa meilleurs amie, et celle-ci la recommande à sa cousine, Lynda, artiste-peintre.

Après le départ de Denise, Charles est désespéré. Il menace son oncle de quitter l'école et de tout abandonner si on ne la retrouve pas. Se doutant que Clarita sait quelque chose, il la menace et réussit enfin à obtenir l'adresse de Denise. Celle-ci qui n'a trouvé chez Lynda que noceurs et buveurs, est seule dans l'appartement ; elle a décidé de se suicider ; elle ouvre le robinet du gaz, s'étend sur son lit...

Charles arrive devant la maison, monte, frappe, frappe... rien ne répond... Il s'en va, descend l'escalier, mais au moment où il va partir, il rencontre un employé qui vient couper le gaz chez Lynda. Charles le supplie de n'en rien faire... sa fiancée ne pourra pas faire cuire ses œufs, sa côtelette ce soir... mais l'employé est intraitable... il a des ordres... Charles pourra payer demain, mais d'ici là, rien à faire. Charles, désolé, s'en va.

...Au collège, où tout le monde sait que Charles va ramener Denise on leur prépare une magnifique fête.

...Quelques heures après, Charles revient à la maison de Lynda. Celle-ci rentre justement. Elle va pouvoir ouvrir la porte, et Charles trouvera Denise simplement endormie...

Ils entrent... Denise, qui croit rêver, voit Charles lui tendre le bras...

Et c'est le retour au collège où les deux fiancés sont fêtés par tous leurs amis.

Tout irait à merveille si l'Inspecteur d'Académie — un vrai — ne venait pas de retirer à Le Roy de la Barre, pour une durée de deux ans, sa licence de Collège, étant donné ses excentricités. Mais Charles sauve tout encore une fois. On baptise le château *Ecole Anormale de Musique*. Charles fait la connaissance de l'éditeur de sa première chanson — celle qui lui avait servi à payer les domestiques — qui lui propose un contrat magnifique et il s'éloigne avec Denise, la main dans la main, vers la vie toute souriante qui les attend...

Scénario

"Louise"

UN FILM D'ABEL GANCE

d'après le célèbre roman musical en 4 actes de GUSTAVE CHARPENTIER

DISTRIBUTION

Grace Moore	*Louise*
André Pernet	*Le Père*
Ginette Leclerc	*Lucienne*
Pauline Carton	*La Première*
Georges Thill	*Julien*
Suzanne Desprès	*La Mère*
Le Vigan	*Gaston*
Jacqueline Prévot	*Une cousette*

Orchestre de 120 musiciens composé et dirigé par Eugère Bigot avec le concours des premiers solistes des Grands Spectacles Symphoniques

1900. Montmartre ! Louise est amoureuse de Julien, un compositeur inconnu ; jamais les parents ne consentiront à ce mariage. Louise travaille, son esprit est ailleurs. Un jour, l'atelier est envahi par des rapins. Louise disparaît à la faveur du brouhaha. Paris, Montmartre et ses plaisirs ont accapré Louise ! Elle est élue Muse de Montmartre ! Le père s'est alité. La mère parvient à convaincre Louise de retourner à la maison. Un soir, son père ne parvient plus à la retenir ; une scène éclate. Le père ne sait s'il doit tuer sa fille ou la chasser ; il ouvre la porte... Louise affolée s'enfuit...

Chez Micheline Cheirel

(Suite de la page 6)

— Non. Au moment où j'entrais dans la cantine, mon script sous le bras, j'entendis John qui disait à Jules Berry : « Dis donc, elles sont jolies les script-girls en France ! »

— Ce n'est pas une script-girl, lui explique Jules Berry, c'est Micheline Cheirel qui tourne dans la *Belle Equipe*.

Je vins dire bonjour à Jules Berry que je connaissais et qui me présenta John Loder. Nous déjeunâmes ensemble très gaiement. Au dessert, voulant faire une plaisanterie, je leur dis en riant : «Dans deux jours il faut que je sois fiancée ! »

— Pourquoi ? demanda John Loder.

— Parce que dans deux jours j'aurai vingt ans, Monsieur, et qu'à 20 ans une jeune fille doit être fiancée.

— Voulez-vous vous fiancer avec moi ? fit-il aussitôt.

— Pourquoi pas ! répondis-je sur le même ton de badinage.

« La nouvelle fit le tour du studio, reprend Micheline Cheirel. La presse s'en empara. Et tout le monde annonça notre mariage.

— Est-ce pour leur donner raison que vous vous êtes mariés ?

— Non, tout simplement parce que nous nous aimions. Deux mois après cet incident je devenais Madame John Loder. Nous sommes allés faire notre voyage de noces à Hollywood et ensuite nous nous sommes remis au travail chacun de notre côté.

— Qu'avez-vous tourné depuis votre mariage ?

— *Rendez-vous aux Champs-Elysées ; Ces dames aux chapeaux verts* et *Feux de Joie.*

— Vous avez des projets ?

— Evidemment. Mais jusqu'à leur réalisation il vaut mieux n'en pas parler. En ce moment je suis en procès avec les producteurs de *David Guerchoum*. Après m'avoir signé un contrat et fait renoncer à d'autres engagements, ces messieurs ont jeté leur dévolu sur une autre artiste.

— Ils me paieront cela ! ajoute la belliqueuse petite artiste.

Désirant quitter un terrain aussi brûlant, je demande à Micheline Cheirel de bien vouloir me montrer sa petite fille.

— Très volontiers, acquiesça la jeune maman ravie.

Un instant après, elle fait son entrée avec une délicieuse petite fille blonde aux yeux noirs qui ressemble à son père.

Danielle Loder, qui est la filleule de Danielle Darrieux, fait des sourires, marche très correctement si on la tient par la main et semble préférer son père à sa mère, ce qui fait le désespoir de celle-ci.

— J'aurai un garçon la prochaine fois, et alors il m'aimera mieux que son père, dit-elle en riant.

— La petite Danielle ne devait-elle pas jouer dans un film avec votre mari et vous ?

— Il en avait été question avant sa naissance, en effet, mais John a jugé que l'atmosphère des studios ne convenait pas à une enfant de deux mois. D'ailleurs nous n'avons nullement l'intention d'en faire une enfant prodige. Il faut d'abord lui laisser faire ses dents, à cette petite.

Et, toute maternelle, Micheline Cheirel renvoie l'enfant à sa bonne qui l'emmènera voir les cygnes au lac du Bois de Boulogne pour la récompenser d'avoir été sage avec la dame.

■ ■ ■

■ En Californie, on boycotte tous les produits japonais. C'est pourquoi on lit cette affiche à la devanture d'un restaurant : « Ici le seul restaurant chinois qui n'est pas japonais. »

■ *The Thief of Bagdad*, film en couleurs produit en Angleterre, voit les débuts d'un jeune acteur de vingt et un ans, John Justing, qu'Alexandre Korda a engagé pour sept années. Les autres interprètes de *The Thief of Bagdad* sont le jeune Hindou Sabu, Conrad Veidt et June Duprez.



CESAR ROMERO, un des plus terribles " vilains " du cinéma américain. *(Twentieth Century-Fox)*



Au cours d'une visite récente aux studios Metro, à Hollywood, la Princesse royale Marthe, de Norvège, a fait connaissance avec les deux jeunes artistes MICKEY ROONEY et JUDY GARLAND.

Loin des STUDIOS

■ Bob Burns, étoile de *Our Leading Citizens*, est encore sous le coup de l'émotion qu'il éprouva dans sa ville natale lors de la première de son dernier film.

■ Norma Shearer qui a voyagé récemment en Europe n'a jamais quitté ses deux enfants pour aussi longtemps. Elle ne laissait passer une semaine sans téléphoner à Malibu Beach (Cal.) afin de se tenir au courant de leur santé.

■ Bette Davis, qui a dû se faire raser une partie des cheveux afin de mieux ajuster la perruque qu'elle porte dans le film *The Private Lives of Elizabeth and Essex*, arbore maintenant une perruque faite de ses propres cheveux. Elle assure qu'elle y prend goût énormément.

■ Sonja Henie, qui remporte un de ses meilleurs succès dans *Second Fiddle*, passe une couple de mois en Norvège où elle est à faire construire une magnifique résidence qu'elle offrira à sa mère comme cadeau d'anniversaire de naissance, avant son retour en Californie, au mois d'octobre.

■ Jimmie Cagney vient de recevoir une boîte de savon de Castille d'un admirateur qui a lu que l'acteur demeurait dans Coldwater Canyon. Comme dans tous les « Canyons » de cette partie de la Californie, il y a peut-être eu de l'eau jadis ; mais il ne s'en trouve plus une goutte, sauf pendant quelques semaines, en hiver, lors des grandes pluies. Actuellement, il n'a pas plu à Hollywood depuis six mois.

■ Loretta Young, la meilleure amie de Joan Crawford, est actuellement accompagnée par Franchot Tone dans les restaurants d'Hollywood. Ce qui fait jaser tous ceux qui sont en mal de potins. Mais il n'y a eu là que pure coïncidence. Loretta Young, qui est catholique, a divorcé, mais elle ne se remariera pas. Sa vie, déclare-t-elle, est suffisamment intéressante par ses succès à l'écran et les deux bébés qu'elle a adoptés il y a une couple d'années.

■ Bette Davis, qui espérait avoir assez de temps après les quelques semaines de repos bien méritées pour aller jouer sur une scène de New-York, vient d'être déçue. Elle a reçu de J. L. Warner une dépêche lui mandant d'être sur le plateau à la mi-septembre pour tenir le rôle principal dans *We Shall Meet Again*. John Garfield sera la vedette masculine.

■ On se souvent du magnifique travail de Lilian Gish lors du cinéma muet. Il appert que cette actrice serait sur le point d'accepter un contrat pour un film de réelle importance.

■ Geraldine Fitzgerald prend du miel dans son thé à la place du sucre. « Cela me donne plus de vitalité », déclare-t-elle.

■ Dès son retour du pays du « Soleil de minuit », Sonja Henie tournera le premier rôle dans *Every Thing Happens at Night*, aux côtés de Ray Milland.

■ Nancy Kelly, qui fut une étoile dès son bas âge, parut dans cinquante-deux films entre quatre et six ans.

■ Johnny Weissmuller s'est balancé d'arbre en arbre, pendant des années en Californie, faisant des scènes d'Afrique pour *Tarzan*, sans quitter les Etats-Unis. M.-G.-M. a décidé de remédier à cette « fausse situation » en amenant toute la troupe en Afrique pour un nouveau film. On se souvient que lors du dernier essai africain de la M.-G.-M., *Trader Horn*, Edwina Booth, la vedette féminine ayant contracté la fièvre des tropiques, la plupart des scènes durent être reprises en Californie.

■ Chaque fois que Annabella entre dans une pièce où se trouvent réunies plusieurs personnes, elle part tout de suite à la recherche du coin le plus sombre pour s'y placer. Annabella est très timide. Et elle est charmante ainsi.

■ Hedy LaMarr a pris une chambre voisine de celle de son mari, Gene Markey, à l'hôpital du *Bon Samaritain*, à Hollywood, pendant que ce dernier guérissait un rhume.

■ Le dernier titre du dernier film de Bette Davis n'est plus *The Lady and the Knight*, mais bien *The Private Lives of Elizabeth and Essex*.

■ Dans son prochain rôle, Deanna Durbin portera une toilette vert-océan n'ayant que 175 verges de tulle. *First Love* sera le titre du film.

■ Joan Crawford n'aime rien autant, dans ses heures de repos, que de se « rouler en boule » sur un divan, ayant son chien favori auprès d'elle.

■ Miriam Hopkins a remplacé Olivia de Havilland dans le film intitulé : *Devotion*.



ROBERT MONTGOMERY dans sa nouvelle maison de Beverly Hills, près de Los Angeles. Les murs de cette bibliothèque sont en bois simplement vernis.

Quelques productions que nous verrons en septembre

▼

MOLLENARD

avec Harry Baur, Albert Préjean, Jacques Baumer, Pierre Renoir, Gabrielle Dorziat, Robert Lynen, etc.

LA RUE SANS JOIE

avec Dita Parlo, Albert Préjean, Marguerite Deval, Line Noro, Jean Périer, Alcover, etc.

J'ETAIS UNE AVENTURIERE

avec Edwige Feuillère, Marguerite Moreno, Mona Goya, Milly Mathis, Jean Murat, Jean Tissier, etc. (voir scénario en page 44).

LE PETIT CHEMIN

avec Jean Sablon, Mireille, Robert Arnoux, etc.

LE HEROS DE LA MARNE

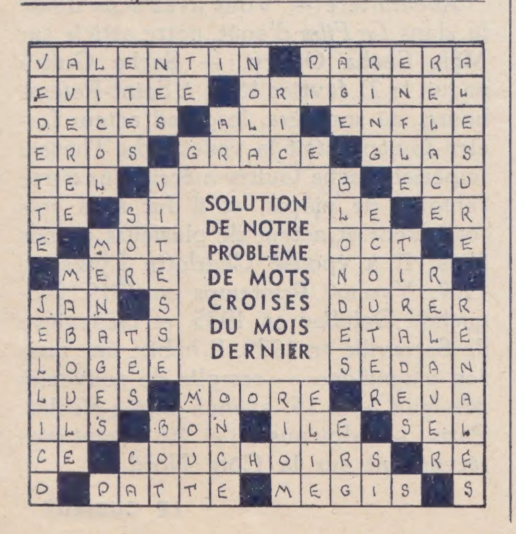
avec Raimu, Bernard Lancret, Paul Cambo, Jacqueline Porel, etc.

JE CHANTE

avec Charles Trenet, Félix Oudart, Janine Darcey, Jean Tissier, Nina Sinclair, etc. (voir scénario page 46).

LOUISE

avec Grace Moore, Georges Thill, André Pernet, Ginette Leclerc, Pauline Carton, Suzanne Desprès, Le Vigan, Jacqueline Prévot, etc. (voir scénario en page 46).



LES MOTS CROISES DU "FILM"

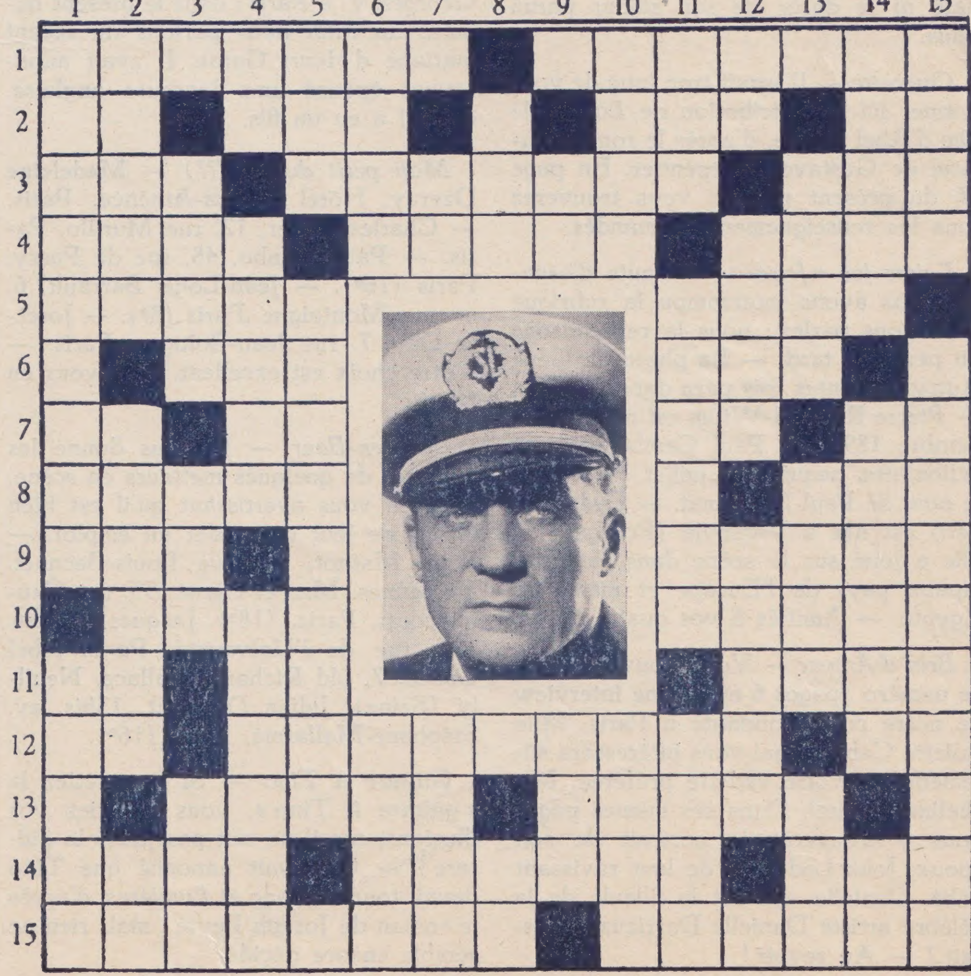
Problème No 26

HORIZONTALEMENT

1. Nationalité du père de notre vedette. — Firme pour laquelle débuta notre vedette.
2. En évidence chez les maigres. — Fille de Cadmus. — Volonté. — Article cont.
3. Partie d'une voile. — Voix rauque. — Vieux.
4. Orifice d'un conduit. — Prénom de notre vedette. — Qui a une saveur rude.
5. Plante ligneuse. — Un des fils de Jacob.
6. L'un des juges d'Israël. — A moi.
7. Particule. — Treizième lettre de l'alphabet grec. — En les. — Lettres de *pré.*
8. Fils d'Abraham. — Adjectif numéral.
9. Tête d'une tige de blé. — Lut lentement.
10. Groupe de maisons isolées des autres. — Galerie où se fait à Paris l'exposition des ouvrages d'art.
11. Adverbe (inv.). — Du verbe qui signifie avoir un air gai. — Cercle.
12. Partie du corps. — Nom de notre vedette. — A lui.
13. Arrière-petit-fils de Pompée. — Chose unique composée de deux pièces.
14. Maison. — Substance osseuse qui constitue les dents de l'éléphant. — Sans ornements.
15. Enfermer, contenir. — Lève, tient droit.

VERTICALEMENT

1. Province où est située la ferme de notre vedette. — Artère qui naît de la base du ventricule gauche du cœur.
2. Rameau jeune et flexible. — Nom vulgaire de la vipère (pl.). — Pronom indéfini.
3. Ville de l'Arabie. — Oignon d'une odeur forte. — En deçà.
4. Note. — Fit l'important dans une assemblée. — Cavité dans laquelle l'œil est placé.
5. Mammifère solipède. — Art d'élever certains animaux.
6. Port sur l'Erdre. — Confondre en un.
7. Interjection. — Espèce de chou-navet.
8. Une des Cyclades. — Métal précieux.
9. Initiales de Lyon-Marseille. — Tête d'une tige de blé.
10. Fleuve côtier du midi de la France. — Substance grasse.
11. Nom donné à l'aurochs. — Se dit des lieux qui ont un aspect agréable. — Attacher.
12. Moi. — Dieux bienfaisants de la mythologie scandinave. — Embellir.
13. Habitants. — Abréviation de mélodrame. — Ville d'Autriche.
14. Flotter. — Partie inférieure d'une cuisse de volailles cuite (pl.). — Usages.
15. Oter la vie d'une manière violente. — Nationalité de la mère de notre vedette.



LA BOITE AUX LETTRES

Coucou blanc — Nous ne pourrons pas publier dans le même numéro toutes les photos que vous demandez ; nous préférons faire durer votre plaisir . . .

R. Quesnel — Votre dictionnaire vous dira la signification du mot « pseudonyme ». — Lloyd Nolan est aux studios Paramount, 5451, Marathon St., Hollywood.

Paul-Emile — Si vous n'avez pas de puissantes protections, il vous sera certainement impossible d'obtenir un emploi dans un studio. N'entretenez pas des illusions aussi peu sérieuses !

Noella di Pietro — Vous pouvez écrire à Simone Simon aux soins de la Société Internationale de Productions Cinématographiques, 89, rue de Monceau, à Paris. *Le Film* ne s'occupe pas des chanteurs de la radio française. — La photo de Jean-Pierre Aumont sera publiée de nouveau dans un prochain numéro du *Film*. — Au revoir.

Fleur rouge — Nous avons écrit il y a quelque temps pour avoir la photo de ce chanteur français ; mais comme celui-ci ne tourne pas de films, il n'a sans doute aucun intérêt à envoyer sa photo au Canada. — On dit que Reda-Caire reviendra au Canada au cours de l'hiver ; je ne puis encore vous dire ni la date ni la durée de son séjour parmi nous.

Opérette — Il serait trop long de vous donner ici la distribution de *Louise*, le film d'Abel Gance, d'après le roman musical de Gustave Charpentier. En page 46 du présent numéro vous trouverez tous les renseignements demandés.

J'aime les « frisés » — Faute d'espace, nous avons interrompu la rubrique dont vous parlez ; nous la reprendrons un peu plus tard. — La photo de Gene Autry a maintes fois paru dans *Le Film*. — Pierre Richard-Willm est né le 3 novembre 1896. — Paul Cambo, qui est célibataire, naquit le 2 juillet 1913, sous le nom de Paul Mignonat. — Lyda Roberti est née à Varsovie (Pologne) et elle a joué sur la scène dans les principaux pays de l'Europe et même en Egypte. — Amitiés à vos quatre amies.

Brin d'Amour — Vous trouverez dans ce numéro (pages 6 et 7) une interview de notre correspondante à Paris, Mlle Juliette Cabana, qui vous intéressera sûrement sur votre vedette préférée, Micheline Cheirel. Dans ces mêmes pages vous y trouverez le portrait de son époux, Jonh Loder, et de leur ravissant bébé, Danielle, qui est la filleule de la célèbre artiste Danielle Darrieux. Satisfait ? — Au revoir !

Cécile — Rolph Wanka et Kim Peacock que vous avez admirés dnas *Alerte en Méditerranée* ne tourneront probablement pas de nouveau en France. Nous n'avons reçu aucun renseignement particulier sur ces deux acteurs.

Mexicale Rose — Jouez du piano, dansez, chantez, faites du sport tant que vous voudrez ; ne pensez pas à devenir artiste de l'écran. — Après avoir étudié la chimie, Paul Cambo opta pour le théâtre, ce qui le conduisit rapidement dans les studios de cinéma. — Robert Lynen, 12, rue Bouchardon, Paris. — Jean Mercanton, 55, rue de Bezons, Courbevoie, (Seine).

Gabrielle — Deanna Durbin a les cheveux châtains ; elle est née à Winnipeg le 4 décembre 1922, et elle porte son véritable nom. — Gene Autry, Republic Pictures, 4024 Radford Avenue, Hollywood, Californie. — Vous êtes la bienvenue.

Kon Temps — Jean-Louis Barrault habite Paris, 6, avenue Montaigne. — Fabien Loris a débuté dans *Les gens du voyage*, un film interdit par la censure québecoise ; il est question de tourner de nouveau certaines scènes qui seraient ainsi plus acceptables.

Mimi — Henri Garat, 55, avenue Georges-V, à Paris ; dans le présent numéro du *Film* nous parlons du récent mariage d'Henri Garat. Il avait auparavant épousé une danseuse anglaise, dont il a eu un fils.

Mon petit doigt (???) — Madeleine Ozeray, Hôtel Plazza-Athénée, Paris. — Charles Boyer, 12, rue Murillo, Paris. — Paul Cambo, 48, rue de Passy, Paris (16e). — Jean-Louis Barrault, 6, avenue Montaigne ,Paris (8e). — Josette Day, 7, rue Jean-Bologne, Paris. — Votre choix est excellent, et je vous en félicite.

Francen-Baur — Je vous donne les adresses de quelques metteurs en scène, mais en vous avertissant qu'il est bien inutile de leur demander un emploi. — Léon Mathot, 27, rue Louis-Becquel, Vincennes. Marcel Carné, 55, rue Caulaincourt, Paris, (18e). Jacques Feyder, 195, rue de l'Université, Paris. Abel Gance, 7, bld Richard-Wallace, Neuilly (Seine). Julien Duvivier, 13*bis*, av. Stéphane-Mallarmé, Paris (16e).

Guitare à Tino — Si vous étiez la « guitare à Tino », vous perdriez vos illusions, car il ne sait pas jouer la guitare ! — On avait annoncé que Tino devait tourner *Sang et Lumières*, d'après le roman de Joseph Peyré ; mais rien ne semble encore décidé.

Ami inconnu — Je crois que Larry Buster Crabbe est encore bien vivant. Il avait l'un des premiers rôles de *Flash Gordon*, film tourné en 1936. — Les amis inconnus sont toujours les meilleurs.

Hirondelle — Les photos demandées passeront bientôt, si vous êtes patiente. — Reda Caire est réellement marié ; son adresse est 5, place de la Porte-Champerret, Paris (17e). — Adolph Wohlbruck est d'origine allemande.

Antitinorossiste No 2 — Je ne suis pas sûr que Jean Clément ait chanté dans *Veille d'Armes*, car son nom n'apparaît pas dans la distribution. — Soyez certaine que je ne publierai pas votre opinion toute personnelle sur Tino Rossi.

La Folle — Mes réponses sont lentes à venir mais je réponds toujours. — Jean Servais habite Paris, 2*bis* rue Berthe. C'est dans le 18e arrondissement, le quartier des artistes et des bohèmes. — Au revoir.

Anxieuse — Nous n'avons aucun renseignement sur cette actrice « aux yeux doux et rêveurs » qui, d'ailleurs, est fort peu connue au cinéma. — Irene Dunne est catholique. — Quant à Dita Parlo, elle est née à Stettin (ou Neu-Stetin), en Allemagne, je ne crois pas qu'elle soit catholique. — Annabella ne retournera probablement pas au cinéma américain, du moins tant qu'elle sera Mme Tyrone Power.

Oiseau bleu — Voici des dates de naissances : Gary Cooper, 7 mai 1901 ; Fredric March, 31 août 1897 ; Errol Flynn, 20 juin 1909 ; Ray Milland, 3 janvier 1905. — Pierre Blanchar a tourné récemment *La nuit de décembre*, avec Renée Saint-Cyr. Nous reverrons très probablement le film français de Charles Boyer et Michèle Morgan, *Orage*. J'ai passé mes vacances parmi les pêcheurs et les trappeurs ; la bonne vie ! — Je regrette de ne pouvoir accepter vos dessins, qui indiquent un métier assez sûr ; ils eussent gagné, cependant, à être faits sur un papier *ad hoc*. Félicitations sincères.

Aventurière — Vous avez sans doute lu, dans *Le Film* d'août, notre article sur Mme Sacha Guitry. — Sacha Guitry naquit le 21 février 1885, à Saint-Petersbourg, où son père, le grand acteur Lucien Guitry, était la vedette du Théâtre Impérial. Sacha Guitry a écrit plus d'une centaine de pièces, et il fut à la fois réalisateur et acteur de plusieurs grands films. Il a épousé Charlotte Lysès en 1907, Yvonne Printemps en 1919, Jacqueline Delubac en 1935, et Geneviève de Serreville en 1939. Il habite une maison magnifique — remplie de souvenirs précieux — à 15, avenue Elisée-Reclus, Paris. — Moi aussi j'ai été Aventurier récemment sur la Côte Nord . . .

LE CURIEUX

COMMENT S'HABILLAIENT LES JEUNES GENS DE LA SOCIÉTÉ EN 1810

